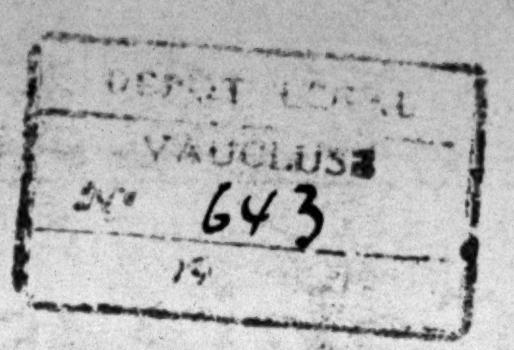
12me Année — N° 80 Juin 1926



Les Cahiers du Sud

Sommaire

Chroniques



BUREAUX :
MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. ✱ PARIS : 30, Avenue d'Eylau (16e)

Pour les Abonnements et la Publicité :
6, Rue Franklin, PARIS (XVIe) — Téléphone Passy 94-03

N° 80. — 12me Année. Juin 1926

Les Cahiers du Sud

Notes sur le Temps Présent

Nous donnons ici la première partie des « Notes sur le Temps Présent » de Georges Bourguet. Les deux autres chapitres s'intitulent : « Chaos de l'Europe » et « La Recherche de Dieu ». La partie que nous imprimons représente donc les premières démarches d'une pensée née pendant la période 1914-1918.

— I —

POINT D'APPUI

Si j'ose écrire ces notes, je veux dès l'abord indiquer mon âge, ma race, mon milieu. Je croirais manquer d'honnêteté si je n'établissais ces choses; les considérations qui suivent n'ont de général que le rapport qui existe entre le particulier et l'ensemble des particuliers dans l'universel.

*
* *

Je suis né en 1900. Mon père était docteur en

médecine, comme mon grand-père, comme le furent dès le milieu du XVIII[e] siècle mes ancêtres. Ma mère est de noblesse terrienne, originaire du Lyonnais. Je fus élevé en protestant. Je connus les ferveurs de la piété et le don d'amour que font les mères en transmettant leur foi à leurs enfants.

Je fus orphelin de bonne heure. Mon père mourut alors que j'étais un petit garçon à qui la vie avait été douce, qui savait peu les hardiesses de la vie.

Je fis des études quelconques avec des prix au bout de l'an, pour récompense d'un travail dont j'ignorais la vanité. Cela dura jusqu'à ma puberté.

J'ai découvert ma jeunesse pendant la guerre de 1914. Tôt formé comme un homme, libéré du lycée où je ne pouvais rester sans tomber malade, je fus mêlé à la vie sociale de bonne heure.

*
* *

Une extrême facilité d'argent et de mœurs firent de cette époque un étrange passage pour ceux qui commencèrent d'être à ce moment. L'importance que se voyaient attribuer les jeunes gens leur donna conscience de leur virilité : ils en usèrent. Ils passèrent tout à coup de l'état d'enfant à l'état d'homme. L'argent ne manquait pas. On l'acquérait et le dépensait aussitôt. Voilà sans doute le seul signe que nous savions remarquer. Et nous le remarquions pour nous en glorifier ; en vérité, nos aînés qui avaient souffert pour économiser nous paraissaient d'un autre âge.

Cet argent servait à tout : on achète, en temps de guerre, un objet, un sujet avec commodité ; c'est plus franc qu'en temps normal. Notre éducation amoureuse se fit sur des carnets de chèque.

*

* *

Je ne veux pas dire : les femmes ne surent pas aimer pour le plaisir. Je crois, au contraire, que ce fut pour elles un temps de grandes vacances ; elles se sentaient en villégiature, se moquaient des convenances, approchaient de la sincérité. L'homme qui leur plaisait dans la rue pouvait devenir leur amant. Elles habitaient dans leurs maisons sans époux comme des célibataires. Elles s'occupaient à l'hôpital, à l'usine, au bureau. Leur indépendance, l'importance nationale qu'elles prenaient, les libérait par ailleurs des mensonges et de la neurasthénie où les tenaient avant la guerre les conventions.

Elles furent donc très animales, très purement femmes alors même que se développaient les facultés actives de leur intelligence, de leur jugement.

Elles évaluèrent l'argent : l'intérêt ne leur parut plus un sentiment d'une qualité inférieure ; elles se débarrassèrent de la littérature et des romans de leur solitude.

A cette époque se produisit le bouleversement des esprits. Les hommes, entretenus par l'armée, débarrassés des soucis matériels, vécurent sous le signe de la mort dans l'ennui et l'inaction ; ils devinrent sentimentaux, imaginèrent des souvenirs et des histoires, se laissèrent dominer par leurs humeurs. Les femmes, en lutte directe avec l'existence, perdirent ces habitudes et en prirent de nouvelles — celles des hommes quand ils travaillaient. Un cruel divorce en résulta : les mâles qui croyaient enfin comprendre leurs épouses, s'alanguissaient dans les rêves ; les femmes se passionnaient au jeu nouveau des chiffres, des responsabilités, des commandements extra-domestiques.

Nous les connûmes au stade de cette passion. Nous n'en conçûmes ni regret, ni dépit. Cela nous paraissait juste que les sentiments fussent soudés à l'intérêt : certaine pureté morale s'ensuivit.

Pour nous, se confondaient le bien et le mal dans le plaisir de l'amour. Comme la guerre semblait devoir durer longtemps, nous n'avions aucun scrupule, puisque nous savions que notre tour arriverait d'aller « nous faire tuer ». Cette préoccupation de la mort n'était pas un souci. Il nous paraissait naturel de sauver de notre vie le plus possible, mais cela sans fiève, sans éclat. La fatalité de la guerre nous dominait.

Notre colère contre ce stupide désordre était superficielle puisque aussi bien nous avions une vie heureuse à dix-sept ans. Les timides seulement et les poètes de réthorique, éprouvaient ces nobles pensées qu'inspire le patriotisme. Le reste ne savait plus que son instinct qui rencontrait l'instinct de la femme: ce fut un temps de pureté morale extraordinaire.

*
* *

Je m'aperçois de ce que peut avoir de choquant cette affirmation. Elle n'est cependant pas gratuite. Je ne la mets pas ici pour le plaisir de froisser les sentiments communs. Il faudrait sans doute des développements que je tenterai un jour pour soutenir avantageusement ce dont je suis convaincu. Ces notes veulent simplement montrer que je pense ainsi, sans souci de *paraître moral ou non.* (Je souligne cela pour bien montrer le sens différent que je donne au mot « moral » ici et là.)

J'écris ce que je sais être vrai pour moi. Je n'engage en rien ceux qui, aujourd'hui, ont pu aboutir aux mêmes

conclusions que les miennes. Les voies qu'ils ont choisies sont bonne aussi. Mais notre point de départ doit être indiqué avec franchise.

Je ne prétends pas enfin que les pensées qui ont abouti à ma foi actuelle n'étaient pas en moi depuis toujours. Je crois que sans le temps dont je parle où j'ai touché le fonds même de l'amour pour rien, de l'amour pur, je ne pourrais pas lutter pour la vie de l'âme comme je le fais.

Si j'ai aujourd'hui soin de mon âme et si celle-ci, comme certains veulent bien le reconnaître, a quelque beauté, je le dois aux femmes qui m'ont donné le goût de la vérité par le don spontané d'elles-mêmes.

Cela n'est qu'exceptionnel, dira-t-on. Soit. Mais serait-il juste que je donne à un penseur, à un philosophe le mérite de m'avoir guidé, quand je dois au corps et à la liberté spirituelle des femmes le moyen d'avoir cherché et peut être trouvé un dynamisme, la force d'être bon, le désir d'un effort et d'un don pour créer du bonheur chez autrui ?

*

* *

A considérer le relatif de toutes choses, naquit en effet dans notre cœur le désir de l'absolu, un absolu par delà le réel, quelque domaine où nous mènerions par la main des princesses et des princes, nos amies et nos amis. Cette tendance dont nous ne parlions pas, faisait en vérité des femmes nos compagnes et nos sœurs.

Et ces sortes de pensées étaient constructives chez nous ; elles créaient un état de faits grâce aux ébats de l'amour. Nous puisions dans la communauté d'esprit avec l'objet de notre joie, la force de réaliser un nouvel état social qui s'était présenté brutalement, par une révolution

extérieure à nous, révolution qui nous permit d'entrer sans hypocrisie, tout de suite, dans le jeu de l'existence.

Virilité et féminité se confondirent en paix sous le signe de Mars. Notre jeunesse et les femmes se lièrent dans une commune élévation d'esprit; il n'y eut pour nous d'ordre que dans l'amour. Ce fut l'intérêt qui épura notre âme en la laissant libre dans notre corps.

C'est au moment le plus pathétique de cette évolution que la paix fut signée. Que serions-nous devenus sans cette paix ? Nous aurions évidemment vécu comme ceux qui combattaient déjà sur les lignes de feu. Nous aurions subi la terrible ankylose, et à notre tour aurions parlé de la guerre comme il convenait qu'en parlassent ceux qui la faisaient.

Tel n'était pas notre destin. La paix nous jeta un soufflet au visage. Elle souleva l'enthousiasme. La peur qui commençait ou cessait, faisait crier les gens. Les jours de l'armistice furent l'apothéose de la lâcheté des hommes et de l'hypocrisie des femmes.

Dans cette tempête quelque chose se réveillait : l'ordre d'avant la guerre. Mais dans l'ordre réapparu les germes de décomposition d'une société se cachaient. L'homme souffrait de penser qu'en son absence tout avait été vivant; la femme subissait douloureusement une tyrannie oubliée. On entendait craquer la bâtisse.

Nous qui avions vécu dans un monde plus simple, plus instinctif, nous entrions dans un monde plein de tact, de mesure et de sous-entendus. Nous nous séparâmes à jamais de nos aînés.

Les portes de la société se fermèrent sur notre nez. Les femmes redevenaient cuisinières et les jeunes gens ap-

prentis. Les hommes reprenaient l'avantage. Le code civil napoléonien n'avait pas une piqûre. Les affaires prospérèrent. Des fortunes s'édifiaient en trente jours. Ça sentait l'or et la graisse.

Notre génération se disloqua : d'un côté allèrent ceux que le commerce, l'industrie attirait ; de l'autre les marins, les explorateurs, les poètes. Un trait commun marquait tous ces êtres ; leur propension au rêve et leur extraordinaire sens pratique.

Il faudrait maintenant, fixer les traits de la faillite à laquelle nous assistons. Les phénomènes que nous avons signalés ne furent que des signes précurseurs.

Bien sûr que nous ne savons pas où va le monde. Nous ne savons pas très bien comment il fut avant nous. Nous le créons définitivement en notre conscience pour l'emporter, sans doute au moment de la mort. En somme les histoires du passé n'ont aucune valeur quant on les subit à son tour. (1)

---

(1) Je répète ici ce que j'ai dit bien souvent : je ne renie pas le passé ; je l'aime. Lorsque je dénie aux gens du passé toute expérience vis à vis de nous, je veux dire qu'il est bien certain que s'ils vivaient de nos jours, les grands hommes dont on fait grand cas, nous ne savons pas comment ils agiraient. Soi-même en présence de milieux différents on ne se sent pas le même homme. A plus forte raison, Goethe dans un siècle d'avions et de T. S. F. ne serait pas le Goethe légendaire. Même aussi génial, son génie prendrait les formes du temps où il vivrait. Un grand type est toujours de son temps.

Ma colère contre ceux qui parlent du passé vient de ce qu'ils s'attachent justement à ses formes, c'est-à-dire à son côté périssable et pourri. La pensée des ancêtres est vivante en ceux qui la portent plus loin encore qu'ils ne la portèrent. Les réactionnaires de tout ordre la font mentir.

Ceux de mon âge assistèrent à l'enfantement du vingtième siècle par l'élargissement du siècle dernier et de ses mœurs.

Je ne prétends pas que l'expression présente de la vie ne corresponde pas à notre tendance. Nous avons cependant le souvenir très net d'un autre temps où nous aurions pu aussi bien vivre, et même magnifiquement, avec nos désirs et notre énergie actuelles. Seulement ces désirs et cette énergie auraient été paresseux. Nous sommes donc bien à notre place: une main tenant le passé et l'autre l'avenir.



Le rôle de notre génération ne sera-t-il pas dans un grand geste d'action d'unir ces deux éléments par la force de la prière?

A toute époque il y a une génération qui perpétue le monde par son sacrifice. Je crois qu'au point de vue intellectuel nous sommes celle-là. Notre déséquilibre et l'angoisse qui nous étreignent touchent peu de gens? Et pourtant! L'angoisse des aînés, c'est la peur de perdre son bien-être, ses revenus, sa situation publique. Notre angoisse comprend cela. L'angoisse des plus jeunes c'est la durée des lois, perpétuellement dépassées par les faits, le goût de l'argent pour tout étreindre, tout posséder. Notre angoisse comprend cela aussi.

Nous sommes à cet instant du monde où tout passe en trombe, courant contre courant. D'aucuns sont à gauche, d'autres à droite. Notre génération doit être le corps qui catalyse les classes sociales et les races en un univers humain.

Car celui qui s'illusionne sur ces temps de paix, celui qui ne sent pas la guerre batarde continuer, tombera

vaincu. La leçon des évènements dans le domaine de la matière, c'est la renaissance du pouvoir de l'individu. L'ordre des sociétés n'a pas résisté à la secousse subie.

*
* *

L'aveuglement de nos pères, qui vivaient commodément, ne pouvait être plus complet. Ils avaient poussé à bout le système de l'égoïsme. Si l'on menaçait leur bien être, ils lâchaient quelque loi ouvrière et démocratique qui leur faisait gagner des mois ou des ans.

Voir plus loin ? La bourgeoisie s'inquiétait peu au-delà de sa famille. Son effroi des syndicats venait de ce qu'elle sentait confusément qu'un statut nouveau s'élaborait dont elle ignorait le dynamisme si elle en apprenait les formules.

Siècle qui meurt, princes dont les fastueux caprices s'appelaient : alliances étrangères, équilibre européen, guerres coloniales. Les hommes, le personnel politique de ce temps-là, jouaient au bilboquet avec les nations «balle» sur le pivot «France».

Si la guerre les surprit, leur inconscience la préparait. Une dernière fois dans le passé on vit la patrie et la nécessité des races emporter l'ivresse du peuple. Et tout ça, maintenant, aigri et perdu, a laissé un goût épouvantable dans la bouche de ceux qui s'en saoûlèrent.

Est-ce assez ? La morale, mol coussin des convenances, le devoir, ce lien de l'équilibre, la religion, architecture des foules et leur conscience, tous ces dogmes, que nos pères acceptèrent sans y faire d'autres retouches que celles imposées par des poussées extérieures à eux, montraient leur vanité.

Malheur à celui qui dans son bonheur oublie la vie, mélange amer et doux ! Eurent-ils jamais l'inquiétude de

l'âme du monde, les capitaines d'industrie, les écrivains patentés, les sorbonnards factieux, les financiers sans vergogne, les ministres dilletantes qui dominaient? N'allaient-ils pas à l'église? Ne faisaient-ils pas élever dignement leurs fils et leurs filles? Ne les voyait-on pas respectueux des lois et saluer les victimes? Ne s'enthousiasmaient-ils pas pour un général ou un capitaine? Ne tuaient-ils pas par passion? Ne souffraient-ils pas l'art le plus avancé?

Si. — La mascarade blesse peu ceux qui la pratiquent. Les singeries morales tout simplement reçues et jamais réfléchies sur le plan de la foi ou de la raison, les hommes n'avaient rien à se reprocher. Inclinons-nous: ces hommes furent bons, ils furent heureux. On cite des cas pathétiques de leur existence.

Mais que ceux qui sentent leur tragique misère comprennent pourquoi nous pouvons nous écrier : Ceux-là furent coupables.

Nous leur pardonnerons. Nous leur avons pardonné. Roulés dans l'abîme, ces citoyens déchus plastronnent encore. Les fauteuils du gouvernement, les conseils d'administration, les postes lucratifs, ils les tiennent. Ils croient tenir la vie du monde: certains découpent les pays, d'autres mettent en actions de bourse les peuples. De ces hauts faits ils tirent gloire et profits. Hommes manuels et tout fiers de leur érudition, ils n'apprirent rien. Ce qui a tout ébranlé ne les a pas touché. Leur santé est bonne.

Mais la peur les tenaille. Le moindre grondement les met à bas; la moindre piqûre dégonfle la baudruche. Ils continuent cependant. C'est qu'il faut que nous touchions jusqu'au néant même des formes périmées qu'ils défendent.

Sera-ce tout enfin? La mort va plus secret encore. Pour sauver les débris d'une matière avariée, on saccage l'intelligence. Un professeur, un savant, sont assimilés aux plus infimes apprentis. Pour sauver le calme de la rue on a saboté l'esprit. A l'intelligence qui met des siècles pour bâtir, on a préféré le travail manuel. On a détruit les hiérarchies. La bourgeoisie a encouragé cette amputation.

Manque-t-on de gens en ces domaines? demande Basile. Non monsieur. Les préoccupations de Basile sont apaisées. Un mépris véritable l'anime contre l'esprit. Il est rassuré par cette pauvreté.



Alors l'âme de la jeunesse a pu se libérer. Entre elle et le monde d'où elle était sortie, il y eut rupture. Le cordon ombilical se rompit. La queste d'une nouvel état de la pensée commença. Ce fut un considérable évènement politique.

La poésie reprit son véritable rôle. Elle poussa l'absurdité jusqu'à être le langage de quelques uns, d'un seul, de personne. On se moqua de cette maladie. Les gens crurent cette volonté un signe définitif. Ils lapidèrent les poètes; on les voulut enfermer dans les asiles d'aliénés.

Ainsi, ceux qui montraient l'aliénation mentale des sociétés, par le don de leur âme prirent conscience des nécessités de leur dynamisme. Ils effacèrent enfin les frontières et conçurent l'univers comme un tout, la civilisation comme un langage universel. Nous assistâmes à la synthèse dans l'esprit des forces éparses de la culture.

Un jeune homme demanda: Qui suis-je, moi, européen? Que représente l'Europe dans l'univers?

Georges BOURGUET.

Exode

Sur la route une charrette
Et sous la bâche un enfant,
Comme il a baissé la tête
Sous les cahots surprenants !

La peur rapproche ses pieds
Son âme se fait petite
Dans le destin qui l'agite
Au plus fort de la forêt.

La violence de la route
Chasse l'attelage au loin
Au delà même du doute
Et de ce ciel incertain.

Parlez plus bas, c'est ici
Qu'on égorge le soleil,
Douze bouchers sont en ligne
Douze coutelas pareils.

Ici l'on saigne la lune
Pour lui donner sa pâleur,
L'on travaille sur l'enclume
Du tonnerre et de l'horreur.

Enfant, cache ton visage,
Nul ne t'a vu jusqu'ici,
On ne sait que tu partis
Avec ton grêle attelage.

Garçons des autres planètes
N'oubliez pas cet enfant
Qui veut se cacher la tête,
Y parvient malaisément.

Jules SUPERVIELLE.

A travers l'Infini plausible

à Jules Supervielle.

TECHNIQUE DE LA MORT AU LIT

COMMENT FORMER SON AME A L'IMAGE DU CORPS ET COMMENT LA SORTIR

Il est possible de sortir de soi.

Madame X... avait coutume de s'évanouir, se faisait une lucidité, revenait à elle avec un bon mensonge. Excellent exercice préparatoire au jour dit le dernier !

En effet la difficulté est grande de mourir. C'est qu'il faut se reformer l'âme entière au-dessus du corps, complète et parfaite, les manchots avec leurs bras et les cardiaques avec leurs valvules mitrales exactement étanches ; une pulsation imprévue et tout est à refaire. Or la plupart des hommes que j'ai connus dans leurs derniers jours étaient embarrassés, se jetaient du côté droit sur le côté gauche, enrageaient contre les couvertures, essayaient de se sortir l'âme tantôt par la poitrine, tantôt par la tête. J'ai connu un moribond ignare qui mit cinq jours à se former une jambe. Il souffrait réellement, il voulait tant être mort. Pauvre homme !

Ma grand'mère mourut merveilleusement. Elle était dans son fauteuil à faire de la broderie, la déposa sur ses genoux et dit : « C'est mon dernier point de Malines, mes enfants », rejeta son dernier souffle profond et bien calculé, elle était morte.

P. S. — Les Européens se sortent mieux l'âme par les circonvolutions frontales de la tête ; les Asiatiques mieux par la poitrine.

Il faut également observer si dans la vie on avait exercé comme orateur ou comme maître-maçon ou comme chasseur de gros gibier.

à André Gaillard.

KARISHA, AIMEE DES MORTS

Quand un esprit touche un corps, il a froid.

Karisha était très douce, en même temps très forte, d'une tendresse singulière et générale, telle qu'elle ne pouvait faire un pas sans que plusieurs esprits de morts ne vinssent sympathiquement se poser sur elle. (Ils se revivifiaient de la sorte.) Elle, à de menus travaux, cherchait la chaleur par l'activité.

Mais un esprit vous rafraichit plus que quelques dizaines de degrés de latitude vers le Pôle ; et le tricot de laine bleue qu'elle mettait, qu'est-ce que c'est qu'un tricot de laine bleue contre une bande d'Esprits infiltrants ?

Elle tombe malade.

Maintenant, c'est seulement un par un, successivement, qu'ils approchaient pour ne pas la refroidir trop d'un coup. Mais... voici presque la fin de Karisha. Elle n'a plus que deux heures à vivre.

L'Esprit Chertoli seul entre, comme le plus charmant, frappant d'abord un coup à la porte, à quoi se reconnaissait qu'il avait été homme et adulte. Elle le laisse entrer, songe toutefois qu'un rien de froid en plus, elle mourra, car elle est déjà froide jusqu'aux cuisses. Le froid vient ! Morte ! Elle est morte ! Elle est morte, Karisha et voici que son âme va au loin, puis les Esprits Karfar et Nangar luttent à qui entrera dans le corps encore tiède de Karisha, et luttent longtemps.

Tantôt c'est Karfar qui agite les bras du cadavre, tantôt c'est Nangar, et le cadavre crie et rage avec des voix d'hommes. Les parents de la jeune femme s'attristent... Elle qui était si douce.

Ils la croient devenue folle, elle qui est morte depuis bientôt une demie-journée.

Enfin, on empoisonne le corps de Karisha qui devient bleu.

Karfar et Nangar, voyant que c'est inhabitable, s'en sont allés.

Pourquoi pas un journal de l'impossible, du Jamais arrivé ?
RIVAROL.

à Alfredo Gangotena.

L'ETOILE EN BOIS

Les habitants de la planète Mars s'occupent beaucoup. Maintenant, ils font une étoile en bois, en bois très dur, presque aussi ininflammable que la porcelaine et qui jauge plusieurs kilomètres cubes. Ils travaillent longtemps, la sphère grossit, grossit, grossit ; quand on a dépassé le niveau des supernumici, ne montent plus dessus que des gens entreprenants et des condamnés avec des animaux domestiques et des semences et de la terre végétale. Puis, à peu près au moment calculé, car il y a toujours des perturbations d'un certain ordre, l'étoile en bois se met à rouler (les habitants se réfugient à l'intérieur), se met à rouler à une grande vitesse.

Les voilà partis.

Les Martiens en ont déjà lancé trois.

Elles tournent autour de Mars avec régularité, et à l'œil sont grosses comme des melons.

*
* *

ARBRES EN CATALEPSIE

LE BOIS DE BOULEAUX DU FEYR

Quand passe un troupeau de moutons laineux près d'un bois de bouleaux, la sève de ceux-ci s'arrête de couler. C'est chose étonnante, les 3.400 coulées de sève qui font halte une demi-heure, une heure, tant que passe le troupeau. Les bûcherons expérimentés s'abstiennent de frapper, car, s'ils frappent dans ce moment, l'arbre abattu périra promptement.

Il ne faut pas abattre un arbre ému.

La forêt souffre toujours du passage de moutons laineux à l'horizon ; mais si le troupeau reste à paître une journée, la sève se remet à circuler, petit à petit.

à Jeanne G. C.

FATIGUE I

Il allait lentement, le plus lentement possible pour que son âme peut éventuellement rattraper son corps. Il était fort inquiet de n'être parti qu'avec les trois quarts de celle-ci car en face des incidents de la vie, on n'est pas de trop tout entier.

Combien de pensionnaires se sont endormis dans les dortoirs qu'on réveille le matin au son de cloches — on les force aussitôt à se lever, à se laver — qui restent fatigués toute la journée tandis qu'une partie de leur âme continue à circuler dans les dortoirs entre clefs et autres objets en fer, morceaux humains ne pouvant se reposer et ne sachant que faire. Ces enfants se morcelant ainsi chaque nuit se trouvent à la fin du premier trimestre réduits à une portion d'âme tellement petite que bientôt il n'y en aura plus même assez pour faire un imbécile.

FATIGUE II

Oui, il faut se méfier des grandes fatigues. Une fatigue, c'est le bloc « moi » qui s'effrite. Comprenez-le bien. On arrive ainsi à se perdre l'âme par bribes et morceaux.

Des soldats après dix étapes meurent souvent. Ils crachent leur sang qui ne leur sert plus de rien.

Il reste ainsi des tas de morceaux d'âme dans les campements où l'on n'a pas assez dormi. Ces âmes se mettent à errer autour des métaux ou se dissoluent dans l'eau.

J'avais une amie qui perdait tous ses sentiments

dans l'eau. Elle m'aimait. Son mari, pris de soupçons, se sera mis, je parie, à lui vanter l'hydrothéraphie et la distance a fait le reste. Chère petite âme, va, mais petite âme à petite portée ! A Bruxelles, où nous demeurions à quelque cent mètres l'un de l'autre, elle m'apparaissait souvent tout d'un coup à la lisière d'un mur, me regardait bien dans les prunelles. C'était très doux. Mais quand je fus à Paris, à trois cent quinze kilomètres... c'était trop pour toi, je t'excuse, sois en sûre, Jeanne.

Je me demande au fait jusqu'où elle m'eût aimé. A Nancy m'eût-elle aimé ? A Anvers m'eût-elle aimé ? En mettant l'eau à part naturellement, et mes ennemis qui n'éprouvent aucune difficulté à répandre que je suis un peu fou, un peu bizarre et qu'il serait bon de se méfier.

ECHO

La Bibliothèque Nationale de Paris entre toutes les Bibliothèques est la plus importante (3.700.000 volumes).

Le British Museum vient au deuxième rang, puis Saint-Pétersbourg.

Sous Lénine, dans le gâchis, et un plan secret des nombreux sous-sols un peu partout ayant été livré, on découvrit quarante-trois caves de vieux livres.

Jusqu'à quel point sont-elles pleines ?

Saint-Pétersbourg jette dans la presse, qu'on verra bientôt les plus beaux vieux ouvrages persans, et qui soient des documents Phéniciens, Sanscrits, et de l'Atlantide même.

Londres, fourberie ou confiance en soi, compte sur les champignons oomycètes ou myseomycètes, c'est-à-dire sur l'illisibilité des textes moisis.

MAISON HANTEE

Il faut se méfier des enfants battus. Ils se vengent et battent une maisonnée entière. En apparence, ils sont à méditer. Cependant, dans la bonne direction, ils lan-

cent leur âme par paquets rapides et arrivent à causer de grands dégats.

Voici une règle pour reconnaître si une maison est hantée par des fantômes de grandes personnes ou par des fantômes d'enfants. Les grandes personnes font des choses méchantes, les enfants font des choses inutiles.

Si des chiens, par exemple, sont plusieurs fois jetés à pile ou face (échine-pattes, pattes-échine) contre le sol, vous pouvez parier à coup sûr que cela vient d'un enfant ; un enfant de 10 ans peut retourner ainsi, avec un bruit de serviette mouillée, plus de trois à quatre cent fois un chien de la taille d'un fox terrier adulte.

Il le peut, et c'est à peine s'il fait un peu de transpiration.

Henry MICHAUX.

Du coté de Hyde-Park

(FRAGMENTS)

A Jean Mayoux.

Article premier. — Il est institué un Comité des Breuvages.

Article deux. — Ce Comité est tout puissant.

Article trois. — Les personnes étrangères à la Maison — sans en excepter les femmes — pourront y être admises, accompagnées d'un membre dudit Comité.

Cette parenthèse de l'article trois permit à Lavoux d'y amener un soir Violet. Ce n'est pas que nous eussions le moins du monde mérité cette faveur — puisque Lavoux était éperdument amoureux d'elle, et, comme tel, jaloux — mais il avait voulu lui montrer un peu de cette intimité française qu'elle avait désiré connaître, la faire pénétrer plus avant dans le mystère de sa vie londonienne...

*
* *

Au mois de juillet 192., quelques Français réunis à Londres dans une auguste maison s'essayaient à lutter contre l'exil, la soif et la fermeture prématurée des bistrots dans la cité de *Westminster*. Car, on le sait, nul individu en Angleterre, à moins qu'il ne vive à l'hôtel ou ne soit membre d'un club pourvu d'une licence, ne peut, après dix ou onze heures du soir suivant le bourg, humecter publiquement sa gorge de la moindre goutte de whisky. Cette prohibition sournoise et toujours oubliée nous pesait après une journée de Londres —

dont de trop nombreuses heures au *British Museum* — empestée par une horde inépuisable de « *bus* » multicolores et gazogènes, qui, la chaleur aidant, rendaient irrespirable l'air même de *Hyde-Park*.

C'est pourquoi — je ne sais au juste qui de nous en eut l'idée, si ce fut le frémissant Lavoux, le grave et savant Docteur Maillard, qui avait opéré dans pas mal « d'officines spiritueuses » de Salonique, de la Nouvelle Orléans et de Marrakech, le frêle et doux Amiral, tout frais sorti de l'Ecole des Sciences Politiques et qui avait l'air de boire le whisky par le nez, ou ce jeune et bouillant officier de réserve des chasseurs alpins, qui parlait, disait-il, plusieurs langues européennes, avait joué au tennis avec la grande Suzanne, et obtenait, à deux heures du matin, des rendez-vous avec les danseuses légères du *Colyseum* — c'est pourquoi nous eûmes recours à cet extraordinaire Comité des Breuvages, qui devait, avec une efficacité que nous n'avions pas osé espérer, mettre fin à notre intolérable régime sec.

Deux shillings de cotisation par tête nous dotèrent le premier soir d'une bouteille de *Black and White*. Un chimiste ravit à son laboratoire une éprouvette graduée qui avait servi à mesurer des acides. Selfridge, avec quelques autre « *bob* » nous fournit une bouteille à fabriquer le soda, pansue à souhait et solidement caparaçonnée d'une treillis métallique, à laquelle nous adaptâmes sans retard la capsule de gaz. La première bouteille eut grand succès. Le Docteur, dans sa chambre, présida, avec des gestes de prélat à l'offertoire, à la répartition méticuleuse du whisky dans nos verres à dents. Nous étions sauvés par cette victoire sur le prohibitionnisme, et eûmes autant de jactance que des Américains. Le whisky d'ailleurs délie les langues, pour peu qu'il soit accompagné de gin et de porto blanc, et bientôt renaquit l'atmosphère française hors laquelle il n'est point de salut.

— On les a eus ! disait Lavoux. Que la confiance règne !

La confiance régna. Chacun alors racontait sa victoire,

c'est-à-dire sa conquête de la journée. Des Français peuvent-ils se réunir en quelque partie du monde sans que, inéluctablement, la conversation ne vienne à rouler tôt ou tard sur des sujets bien délicats ? Problème ! Autant vaudrait demander à des Anglais de ne pas parler sport — à des femmes, toilette — à des médecins, clinique.

Nous étions à Londre comme des lycéens d'autrefois lâchés dans Paris à leur première inscription. Nous étions de plus en terre étrangère, donc assez portés à la fatuité. D'aucuns pouvaient même croire, pour le repos de leur conscience, qu'ils faisaient des études de mœurs. Un tel nous lisait des lettres étonnantes d'ingénuité et de passion ancillaires qu'il recevait d'une « *maid* » — pas une faute d'orthographe, une écriture assurée, un style simple et imagé — presque biblique — des propositions scandaleuses à côté de maternelles évocations à vous faire venir les larmes aux yeux. Un autre nous alléchait avec le portrait d'une Irlandaise qu'il emmenait à *Hampstead Heath* ou à *Kew Gardens* tous les dimanches, sans avoir obtenu d'elle même un baiser — ou bien d'une excentrique et curieuse Polonaise, roulant les r comme un tambour, rencontrée méditant en face du monument d'Epstein, et qui demandait à tout venant le mot de l'hermétique allégorie qu'on a, depuis, pour rajeunir le scandale de son inauguration, barbouillée de vert épinard.

Notre tour vint de narrer notre aventure avec Violet et Gladys — comment nous les avions connues et conquises, gloire éphémère pour moi, puisque je n'ai jamais revu Gladys, mais durable pour Lavoux, qui ne cessait de s'évader avec Violet hors du réel, perdant pied de plus en plus, voguant, toutes voiles dehors, vers d'imaginaires « *no man's lands* ».

*
* *

Tous les soirs, en été, la musique de la Garde Royale inonde de flon-flons royaux un coin privilégié de *Hyde*

Park. Les Londoniens qui ne possèdent pas même une Morris s'y ruent dès la sortie du bureau. De toutes parts les « *bus* » vomissent des flots bariolés de jeunes filles court vêtues et de jeunes « *boys* » fleuris à la boutonnière. Le fauve domine, toutes nuances. Des chaises de fer s'offrent ; on s'assied de préférence sur l'herbe — mirage du citadin — on tourne autour du kiosque à pas comptés. Depuis huit jours il n'a pas plu. Le marché est particulièrement bien fourni. Avant l'ouverture, des intimités se sont ébauchées. Les soldats de la garde, tuniques rouges, sanglés de daim blanc, le torse bombé à faire éclater les coutures, ces grands gaillards, impeccables et exaspérants, ont déjà fait d'appréciables conquêtes. Mais d'aucunes dédaignent le bras solide de ces beaux mâles, vigoureux et stupides — des esthètes ! — Au « *God Save the King* » cependant, chacun aura trouvé la compagne complémentaire. Car, foin de la musique, langoureuse ou militaire ! Que les cors s'essouflent à polir des notes bien coulantes ! Toute cette jeunesse vient ici poussée par un obscur désir d'amour — pour accomplir un grand nombre des gestes de l'amour — le plus grand nombre... Quel Anglais le contredira? Béni soit *Hyde Park!* et tous les autres parcs où l'on se cherche et l'on se joint, au cœur des cités populeuses, pour s'évader de la cage d'escalier, de la sirène de l'usine ou du trépignement lancinant de la machine à coudre !

Que de Juives ! toutes sœurs : elle ont les joues rebondies, un nez trop racé, des yeux elliptiques sous la grille des cils, se servent de la même poudre ocre et surgissent toutes d'un *East End* fabuleux. Elles parlent yeddish avec de grands éclats de rire, vont et viennent sur la pelouse d'élection, faisant posément leur choix. Régime de la libre concurrence. Vendeuses, dactylographes, modistes, ces demoiselles, claquant du talon, ne jettent pas un prompt dévolu. Hautaines, elles découragent un rustre trop indiscret ou trop pressant. Il faut, pour amorcer les pourpalers, une réserve courtoise. On croise d'abord le regard, comme une engageante lame. Mais il faut sourire, de ce sourire à la fois timide et

suppliant, humble et familier, qui apporte l'âme sur les lèvres, et tisse, par les yeux, les nœuds des prochains secrets. Sourire, c'est se livrer, pieds et poings liés — c'est abdiquer — mais aussi vaincre. Tout le monde sourit ce soir — la coupole du kiosque à musique, à laquelle les lampes électriques font un visage, et les cuivres, des dents aurifiées — l'employé préposé aux chaises lui-même, qui presse son déclic d'un pouce élargi — la lune, sous sa gaze de mariée, à la portière de son wagon de luxe qui roule sans bruit. — Seul le chef d'orchestre ne sourit pas, car cette musique l'ennuie.

Nous allions parmi les groupes, le visage épanoui. Lavoux sourit nerveusement, ricane presque, comme une chatte devant cent mille souris.

— « J'aime », me dit il, « toutes les femmes ce soir. Je sens en moi des réserves de tendresse que seule la mort pourrait tarir. Et encore!... Tous ces visages sont divins, y compris cette juive à la tête de poisson lune, dont la chevelure rousse me fascine ».

Il était gagné par une espèce de fièvre érotique qui était dans l'air. Il n'aurait pas eu assez de bras pour serrer contre le sien tous ces cœurs — assez de joues pour les coller contre toutes ces joues fraîches — assez de lèvres pour baiser toutes ces lèvres. Sa voix avait cette modulation inquiétante, signe d'un bouleversement intérieur, que je lui entendis le jour où, par dessus ma tête, il lut son nom sur la liste des admissibles à l'agrégation.

— « Du calme ! lui dis-je. »

— « Je pense, comme tous ces gens, que rien n'est essentiel maintenant, hormis être deux. Personne ne pense ici aux Indes, où quelque Ghandi fomente une effroyable insurrection — personne ne pense aux bouges qui puent derrière *Liverpool Street* — ni à la prochaine grève des mineurs — ni à l'*R*-33, qui a le nez déchiré — ni même à la grossesse de la Princesse Mary. Il fait trop chaud. Il n'est de repos qu'en l'amour ».

Pas un souffle dans l'air qui fraichit à peine. Il est vrai qu'il ne reste en l'âme qu'un désir : s'allonger

sur l'herbe tout contre l'élue, et passer sa nuit ainsi, béatement.

.... L'ombre, peu à peu, favorise les rapprochements. L'orchestre a plié ses pupitres, et la foule debout a décru. Les arbres découpent dans l'atmosphère ouatée d'énormes taches d'encre aux contours arrondis. Parfois, une lampe teint, par transparence, quelque feuillage d'un vert laiteux, irréel. Le bourdonnement des automobiles entoure *Hyde Park* d'une barrière sonore, confuse, lointaine, qui va en s'amenuisant, dont les piquets sont un rouge coup de trompe. Comme dans «*Booz endormi*», les amants couchés, font, dans la prairie, des groupes sombres. On peut les toucher du pied ; on ne les désenlacera pas. Traversant les pelouses, il faut prendre de grandes précautions pour ne pas buter contre des corps. Et voici que l'antique et tenace légende du puritanisme britannique vient de s'écrouler à mes pieds en mille couples. Nous allons parmi ces ruines réconfortantes. *Hyde Park* est un immense champ de bataille — de ces champs de batailles d'autrefois, sans tranchées ni trous d'obus — et, complaisamment, la lune verse sur les cadavres une féerique et amoureuse clarté.

Tout près d'*Alexandra Gate,* atroce témoignage du victorianisme triomphant, s'élève l'*Albert Memorial.* A ses pieds, un policeman veille — et tout son cœur sourit à *Hyde Park.*

*
* *

C'est par un soir tout semblable que nous rencontrâmes Violet et Gladys. — Gladys et Violet — Nous eûmes une peine insignifiante à les conquérir. Cheminant en sens inverse autour du kiosque, nous les avions croisées deux où trois fois. Nous parlions ostensiblement français. Mauvaise politique, me disait Jean. Pas du tout. Nous les vîmes se retourner, et, à peine avions-nous, par un garde-à-vous impressionnant, payé le rituel hommage à Georges V, qu'elles furent sur nous.

— « *Good - evening !* Parlez-vous français ? (un timbre de voix tel que nous l'eussions souhaité). « Comme il fait chaud ! (Violet est une svelte blonde ; on en voit sur la couverture du Harper's Magazine. Elle a des yeux bleu faïence naturellement, et une toque de feutre dont le bord les surplombe, sans amoindrir leur éclat. Elle se met à réciter la Cigale et la Fourmi sur un ton de petit enfant — pour nous montrer qu'elle a des lettres.) J'écris des vers, et aussi des chansons. Aimez-vous la musique ? j'en suis à Debussy ; j'aime aussi Raynaldo Hahn (elle fredonne « A deux pas de la mer ») mais je déteste Hyde Park. Nous n'y venons jamais (elle présente Gladys), mais ce soir, vraiment, comme il fait chaud ! Aimeriez-vous vous promener avec nous ? »

Les parents de Gladys vendent du tabac blond dans des boîtes jaune et bleu, quelque part, en banlieue. Elle a des cigarettes ambrées, « *honey dew* », plein son sac. Elle en offre à la ronde. Nous allons vers la Serpentine. Jean est heureux.

Le lac est plat et mystérieux. On sent que des canetons y évoluent dans l'obscurité, car le reflet d'une lampe lointaine se ride et s'élargit soudain. Gladys m'offre son bras. Violet fume, pérore et rit tout ensemble.

— « Les Français sont étonnants. Ils font de grands gestes et ont de noirs chapeaux bizarres. Ils sont aussi timides. Pourquoi n'avez-vous pas parlé les premiers ? C'est contraire à toute règle. Si nous n'avions pas su que vous étiez des Français, vous ne seriez pas avec nous maintenant. « *Isn't it funny* » ?

— « Les Anglaises, dis-je, sont charmantes, mais leur psychologie est rudimentaire. Nous attendions notre heure. Nous savions que vous viendrez ».

— « Les Français sont de présomptueux vauriens. Vous ne saviez rien du tout... »

Mais Jean entraîne Violet en avant, peu satisfait du tour que prend la conversation. Il me laisse seul avec Gladys, qui continue à m'offrir des cigarettes. Elle ne parle pas ma langue, et notre dialogue traîne. Je n'eus

pas d'autre ressource que de m'asseoir avec elle sur un banc, face au lac, et de lui réciter du Shelley. Pardon, petite Gladys ! Je ne suis pas un Don Juan. Aurions-nous pu nous entendre ? Vous futes peu bavarde, et je manquai peut-être de courtoisie. Il me suffit de vous sentir à côté de moi, et de ne rien oser de ce que vous redoutiez peut-être avec délices. Dans la Serpentine, entre deux eaux, flottait le spectre blême de la malheureuse Harriet — vraiment une intempestive association d'idées. Vous fûtes victime, comme d'autres, de très absurdes souvenirs littéraires...

*
* *

Le lendemain, Jean barbotait dans sa baignoire en chantant des romances sentimentales.

— « Mon vieux, me dit-il, Violet est un ange. Je suis tombé en amour une fois de plus. Elle est délicieuse, elle est exquise. Une femme que j'épouserais, quoi ! Si je ne voulais semer partout le bon grain de la joie. Tout aimer — les aimer toutes — beau programme que tout homme devrait s'avouer. Violet sent bien à cette heure qu'elle a meublé sa mémoire d'un souvenir heureux de plus... Pour les vieux jours, mon cher, pour les vieux jours. Mais aussi pour maintenant, car Violet m'a baisé spontanément sur la bouche avant d'escalader le dernier bus. Je l'attends encore ce soir. »

Il réfléchit un instant, puis: — « Je n'ai jusqu'à présent occupé mon existence qu'à deux entreprises sérieusese: passer des examens et me faire aimer des femmes. Est-ce assez ? — Mentalité de potache ? Je vous assure que je déteste le cancre, au bachot et en amour. Je me donne tout entier — j'ai raison. J'ai depuis hier soir l'approbation de Violet — c'est plus qu'il n'en faut pour me justifier à mes yeux. Je vais consacrer mes journées au *British Museum*, avec plus de ferveur que jamais, et mes soirées à Violet. »

Et ainsi, plein de ce réconfort aérien que donne la certitude de posséder la vérité, Lavoux reprit avec moi

le rythme de sa journée londonienne. . . . .
. . . .
. . . . À six heures, la sonnerie électrique nous ramenait au réel, nous chassant vers les portes béantes qui s'ouvraient sur le tumulte grossi de la rue.

C'était l'heure où les « *bus* » polychromes, troupeau bruyant et docile, se poussent dans les rues, trop étroites pour les contenir. On les dirait chassés par un mouvement péristaltique. Seuls les pirates (1) sont personnels: ils s'élancent hors du rang pour stopper les premiers à l'arrêt, tandis que le conducteur, tel un marchand à l'étalage, débite à perdre haleine le nom des quartiers parcourus. Essoufflés, les mastodontes diligents se raclent la gorge et repartent, la croupe chargée de dos et de chapeaux de femmes. Aux carrefours importants, la main gantée de blanc d'un inébranlable policeman, magicien du flot soumis des véhicules, arrête, modère, déclenche, dirige souverainement. Il ferme et ouvre les écluses de son geste auguste et indiscutable. Nous ne manquions pas d'admirer sa royauté. En bon Marseillais je comparais cet ordre en marche à la joviale pagaïe du cours Belzunce. Nous cheminions, comme font les fourmis, nos coudes en guise d'antennes, dans une atmosphère lourde, suffocante et riche en parfums capiteux — odeurs de pipes anglo-saxonnes, semblables à nulle autre, de cuir neuf, de la toile cirée des « *trench-coats* », sueur humaine, poudres de riz, parfums au gramme, goudron surchauffé, gaz mal carburés lachés par les moteurs. Heureusement voici *Hyde Park,* que nous abordons par *Marble Arch.*

On se heurte à cet angle en toute saison à la foule des meetings en plein air. Ils sont là des centaines, à piétiner un gazon maintenant aride et jauni, allant d'un groupe à l'autre. Sur un escabeau, des illuminés glabres font des gestes menaçants, où, une main battant l'autre, ils scandent leurs articles de foi. Nous ne prenions plus

(1) On appelle ainsi à Londres les autobus appartenant à des compagnies privées, et même à de simples particuliers, qui font concurrence à la Compagnie Générale.

le temps de nous y arrêter, tant ce spectacle nous était devenu banal. Un concert de peu célestes voix — pauvres objurgations humaines vers un paradis si patiemment souhaité — s'élève nasillard. A cinq cent pas nous parviennent encore des accents toniques. Nous nous hâtions d'aller dîner aux « *Joyeux Elfes* », petit restaurant bonbonnière, où l'on fait dinette, servi par deux adorables vierges au tablier bleu. Je m'y attardais sur une minuscule tasse d'un café spongieux et amer, tandis que Lavoux, plus frémissant que jamais, s'allait jeter dans les bras de Violet.

... Maintenant, c'est tous les soirs qu'il la rencontre — non plus dans la foule polygame de *Hyde Park Corner* — mais en des endroits choisis par eux, presque déserts et hospitaliers. Dans *Kensington*, surtout, peu fréquenté des amants folâtres, parce que le règlement, plus sévère, interdit aux personnes d'un sexe différent de s'étendre côte à côte sur l'herbe plus drue. Il est un versant des jardins qui descend mollement vers le lac, bordé des classiques saules éplorés, et laisse apercevoir, à travers le recul de la brume, l'amoncellement des maisons. On dirait d'un mirage en pleine oasis ; mais le mirage est obstiné : on sent la ville toujours menaçante, quoique inoffensive pour quelques heures. Dans ce refuge, Violet consent à se laisser parler d'amour.

Violet a vingt ans. Elle avoue son âge sans réticences, comme elle dira qu'elle porte en hiver des chemises de laine toutes couleurs qu'elle a tricotées à ses heures d'ennui. Il est tout naturel qu'elle ait vingt ans ; on ne peut l'imaginer plus jeûne, ni plus âgée — car elle possède une gamme de connaissances très étendue, et n'a pas encore eu de désillusions. En aura-t-elle jamais? Les pamphlets de Mary Stopes sur les relations sexuelles et le « *birth-control* » lui sont familiers. Elle les a lus quand une jeune fille de chez nous lisait la Mare au Diable. Elle est férue de Freud, naturellement — et raconte même qu'elle a failli se confier aux soins d'un psychanalyste patenté pour la délivrer d'une obsession bizarre — une envie irrésistible qui lui prenait dans la

rue de donner des coups de pied dans les jambes aux hommes-sandwich. Comme il lui en aurait coûté deux cents livres et dix-huit mois de traitement, elle abandonna cette idée. La guérison vint, subite, un jour qu'elle en considérait un plus attentivement. Sous la barbe de huit jours, voyant le teint plombé que donne la faim, elle fut prise d'une rage de charité. Elle en choisissait deux ou trois des plus pouilleux, et, au mépris de toutes les convenances, elle leur offrait à diner au *Corner House*. Les clients stupéfaits voyaient entrer une femme élégante suivie de marmiteux déposant contre les tables leurs placards, et ils la prenaient pour quelque actrice qui aurait inventé ce nouveau mode de réclame et se faisait accompagner d'étudiants de Cambridge en « *fancy dress* ». Violet riait aux éclats en contant ces espiégleries. L'éducation moderne qu'elle avait reçue dans une vieille université n'avait pas éteint en elle toute ingénuité. Elle avait passé le plus clair de ses trois années à faire du « *punt* » sur la rivière, suivre des cours somnolents sur John Donne, le plus abstrus, le plus obscène et peut-être le plus grand des poètes de la Renaissance, et à ravager les nids de chouette dans les tours de son collège. Ses flirts avaient été nombreux. Elle avait eu tout une cour de jeunes esthètes. Des rédacteurs d'une revue universitaire, un aquafortiste de talent lui avaient dédié des poèmes et des gravures de vieux bourgs rhénans. Elle avait dansé comme le poisson nage, à tout heure du jour, et aussi tard dans la nuit qu'il lui était permis. Puis, elle avait obtenu son diplôme — et une première classe ! Elle était maintenant livrée à elle-même avec son parchemin et son sac de caprices, seule, car son père était fonctionnaire au Cap, et sa mère, « une chère vieille chose » qui ne s'occupait nullement de la marier.

Lavoux s'intitulait présentement son directeur de conscience. Dire qu'il n'avait sur cette cavale civilisée et sauvage aucune influence, serait peut-être exagéré. Elle apportait un soin évident à lui procurer des menus plaisirs. Mais elle restait étonnamment indépendante, ne voulant en rien réviser ses jugements — pas même

sur la chasteté. Elle avait pourtant l'air de se donner beaucoup — si allante, si pleine de confiance, et pourtant si entêtée dans sa caboche que, pour ma part, je n'aurais tenté aucune conversion. La convertir, ç'eût été la détruire. Elle s'aimait plus que tout au monde, inconsciemment, et son amour s'irradiait autour d'elle, teignant de mauve son entourage. Quelle adorable compagne de voyage ! Et comme elle aimait Londres, ce Londres chaotique et gigantesque, absurde et génial, à travers lequel il lui plaisait de nous conduire, comme un guide sûr et passionné ! Dans les rues désertes du dimanche, elle nous faisait marcher de *Tower Bridge* à *Lancaster Gate,* par la Tamise, le carrefour des *Seven Dials,* revenant aux cours et aux tavernes de *Fleet Street,* puis la boutique de Dickens, et le pittoresque *Soho,* infatigable et toujours bavarde, alors que nous trainions le pied.

— « Jamais, disait-elle, nous n'aurons l'immuable perspective des Champs Elysées. Tout ici a poussé au jour le jour, d'une manière déraisonnable — il faut des années pour percer un boulevard — et seul le feu a modifié Londres. Mais les pompiers ne le permettront plus. »

Et le soir, Lavoux, de plus en plus perplexe, se demandait jusqu'où le conduirait cette aventure. Il n'était plus question de cet amour jovial et un peu canaille, né d'une rencontre fortuite, et qu'une nouvelle rencontre efface. Adieu l'application qui donne chaud aux oreilles après des heures sur un texte ingrat ! Une image obstinée se présente — une pensée revient comme un refrain — et les artères battent, aux tempes, au poignet, aux cuisses. Trop d'amour, partant plus de joie. Lavoux veut satisfaire un très obscur désir de finalité. Il est inquiet. Il ne regarde même plus, en passant, la vendeuse de chez *Dolcys*. Et pourtant, comme elle reste désirable ! Que lui dit donc Violet au cours de leurs entrevues quotidiennes ?

Elle lui dit :

— « *Darling,* je vous aime beaucoup. Nous sommes de bons amis, ne sommes-nous pas ? » — et il ne lui

reste aucun courage pour répondre non. Il lui monte des remords comme des bouffées d'orgueil, et il parle son meilleur anglais.

*
* *

...Un soir, elle nous pria tous deux à dîner à ce restaurant chinois de *Piccadilly Circus,* où l'on mange d'étranges mets exotiques, servis par d'insondables asiatiques, qui transpirent sous leur plastron glacé.

Picadilly Circus, ventricule gauche de Londres, d'où repartent par vagues saccadées les globules verts, rouges, noirs et fauves de sa circulation, aucun carrefour mondial ne doit t'approcher ! C'est la source de vie qui regorge et trépide de lumière et de bruit, enfouie sous le couvercle bas d'un ciel chargé de miasmes sulfureux — merveilleuse grotte d'Aladin où tous les marchands de l'univers viennent, le soir tombé, se repaître du spectacle de leurs joyaux. Un luxe inouï s'étale aux façades ruisselantes d'ors, d'émeraudes, de topazes, de lapis lazulis. Tout est scintillement. Tout vibre et s'impose aux yeux par un tournoiement vertigineux. La réclame-fée plaque aux murs des locomotives, des bouteilles monstrueuses qui versent du whisky doré; des mécaniques alphabétiques s'agitent en un redoutable branle-bas ; toutes les couleurs se heurtent et hurlent, sans fatigue et sans victoire, tandis que la place, penchée et vrombissante, s'épuise en une inlassable éruption.

Notre dîner avait été plutôt morne, nullement au diapason de l'indicible scandale de *Picadilly Circus.* Nous manquions d'exaltation. Violet seule avait pu sourire, toujours maîtresse de soi. Lavoux était plein d'obscurs présages de défaite. Moi, j'étais accaparé par ce surréalisme de publicité.

Il faisait une soirée étouffante. Je sentais tout mon corps moite à l'approche du thé de Chine...

Tout à coup nous nous trouvâmes sur le toit d'un « *bus* ». Un air presque frais nous cinglait le visage et j'entendais le rire clair de Violet.

... Et voici Hyde-Park de nouveau — avec un air de catastrophe, toutes les chaises chavirées, tous les soldats rouges partis, le lac comme un citerne d'encre, les avenues désertes, désertes — et Lavoux qui sanglote à mon bras. — Allons, allons noyer notre peine... il y a un « Comité des Breuvages » — Où donc est-elle, Violet la belle Juive-Errante ?

Raconte, Jean, raconte !

Comment s'est-elle jouée de toi ?...

Henri FLUCHÈRE.

Décembre 1925.

Trois Poèmes en prose

CHANSON

Aux cafés du Montparnasse, j'absorbe des citons-presse, vous ne savez pas pourquoi ce brevage âpre est le mien, c'est qu'on me donnne avec lui afin que je le déguste deux longs chalumeaux d'avoine.

Deux longs chalumeaux d'avoine, qui donnent à ma boisson ce goût exquis du terroir, où tige de folle avoine voisine ajonc et genêt, où la nuit le ciel est tendre comme un œil après l'amour.

Deux longs chalumeaux d'avoine savez-vous l'ondulation dont frissonnent les avoines, plus simple au vent de midi, plus souple moins paysanne, plus profondément troublée que celle des gauches blés...

ALLEGORIE

O ma fille étincelante et sombre.
PEGUY.

Le soleil gouverne quelque temps l'ablatif, puis disparaît.

Elle s'embarque dans une petite gare de banlieue. Le train continue son déchiffrage de l'horaire. Le courant

d'air du wagon sur son corps développe d'admirables lignes courbes... Les herbes frémissent aux médisances du crépuscule... A son casque, je la pressens immortelle, son casque, son casque de radio, son casque souple de cheveux dont les deux chignons tressés la relient à toutes les modes.

Des crapauds chantent... Ses pupilles se dilatent lentement. Ses regards enveloppent leurs objectifs, les pénètrent d'une radiation légère, les dépassent, croissances, pardons, nébuleuses, tous les mouvements sont pour elle translucides.

Brusquement elle me dit : « Viens poète », le train stoppe à ma halte habituelle.

« Je savais que tu étais en marche vers l'Ouest, il « m'a plu de faire ma route avec toi. A l'arc de mes « yeux tu m'as devinée orientale, n'est-ce pas ? »

Nous allons dans un paysage lié d'ombre, lentement ses pores s'irisent en étoiles à la moiteur de notre marche.

« Parle-moi, ne sois pas là comme un imbécile, vous « êtes tous des imbéciles tes confrères de toutes les lati- « tudes et toi, demain tu inventeras des histoires sur la « nôtre, car vous prétendrez toujours m'avoir possédée, « toi et tes confrères. »

A mon bras, le désir naissant, sa démarche s'allourdit, je m'habitue à ses formes, son éthique m'est découverte, elle précise : évitons les équivoques sentimentaux.

Il y a un silence où je frissonne longuement, ses châles flottent en lisière d'un taillis. Brusquement mes bras s'ouvrent : mes bras, ma poitrine, berceau à la cadence de mon cœur, et sur mes lèvres cette grande caresse humide de l'après minuit.

Des étoiles filantes brillent, ses soupirs. Les herbes croissent avec précipitation. Je me mets à courir à travers les champs, portant mon précieux amour.

Elle pleure, ses larmes piquent les buissons de vers luisants...

« Ne sois pas aussi brutal... » elle dégrafe elle-même de la soie d'un châle un mince croissant de métal blanc qui se lève timidement sur notre amour.

Maintenant elle dort, respiration égale et longue.

Elle ne s'est plus éveillée.

PRIERE DES MORTS

Les cygnes sont des violoncelles, de longs mouvements mélodiques pour violoncelles. Le chant des cygnes, c'est l'éclatement de toutes les cordes des violoncelles et moi, j'ai entendu le chant des cygnes.

Le vieux-pont au crépuscule est un étang artificiel sur les eaux duquel les cygnes chantent. Dans le ciel crépusculaire qui est doux au tact comme un cadavre de cygne, des guitares italiennes jouent des barcarolles.

Tu ignores que cet oiseau est aussi consacré à la volupté ; cela n'a aucune importance, puisqu'on meurt de la volupté d'aimer quand chantent les cygnes.

Toutes les barques sont des cygnes sur les eaux du vieux-port. Elles laissent un sillage aussi parfait que celui des cygnes. Les eaux du soir sont si légères qu'elles ne mouillent même pas les carènes.

Entendras-tu jamais chanter les cygnes ? Pour toi le vieux-port est-il cette cuve de mercure prêtée aux expériences de la poèsie ?

Jean MALAN.

Chroniques

LIVRES (1).

FARDS POUR NOTRE JEUNESSE, par *Léon-Gabriel Gros* (Les Facettes).

La jeunesse de M. Léon-Gabriel Gros est bien sympathique. Ses vers, quoique pleins de réminiscences, ont parfois un son qui plaît ; naïveté sans fards qui leur va bien mieux que le rouge d'Apollinaire ou le khol de Toulet.

Cette plaquette montre aussi que la sensibilité de M. Léon-Gabriel Gros serait fort agréable s'il la libérait, si elle ne paraissait successivement à la remorque des maîtres — les meilleurs et les pires — que le poète choisit.

Dans la rue où je frissonne
J'ai goûté les yeux lassés
Du tabac couleur d'Automne
Plus suave qu'un péché.

Voilà qui est excellent. Sans doute est-ce quand il chante sa chanson tout bonnement avec son cœur que notre poète exprime son être réel. Pour cette découverte nous demandons à M. Léon-Gabriel Gros un prochain recueil original, où nous pourrons vraiment le juger et le connaître.

Georges BOURGUET.

SOUS LE SIGNE DE FLORE, par *Victor Barat* (Cahiers Libres).

M. *Victor Barat* est résolument néo-classique, c'est dire qu'il y a en lui une pointe de fantaisie, quelques archaïsmes, une

(1) Nous donnerons dans notre cahier de Juillet l'article de notre collaborateur Georges Bourguet sur les *Faux-Monnayeurs*.

volonté constante de faire à l'intelligence sa part. Cela nous vaut un recueil de vers bien faits qui sont d'un lettré et d'un homme d'esprit. Mais imiter les classiques c'est leur emprunter un masque alors que le frissonnement de la chair est ce qui constitue la poésie. Le seul Dieu vivant est en nous et il y a trop de mythologie chez M. *Barat*, trop d'idoles de la littérature. L'angoisse intellectuelle dont ce poète nous confie le secret est d'ailleurs faite pour nous intéresser :

J'aurai passé ma jeunesse
En moi même divisé
A poursuivre avec paresse
Les bienfaits de l'unité.

Nous reprocherons précisément à M. *Barat* de ne pas avoir été assez paresseux à l'égard de cette fausse divinité. Dans la tourmente de 1926 combien cet idéal des philosophies méditerranéennes nous paraît vain, pour ne pas dire désolant ! A poursuivre cette unité, M. Barat n'atteint qu'à un art fini, borné, incapable de contenir en ses cadres, qui au fond relèvent de la logique, le beau fleuve toujours en mouvement de l'esprit qui devient. C'est en se replongeant au sein même de la multiplicité que M. Barat atteindrait à l'unité, cette unité vivante qui n'est pas autre chose que l'évolution de l'affectivité interne. Mais ce cœur de la vie, irisé comme la nacre des arcs-en-ciel, fragile comme les rouages de l'organisme, M. Barat n'en pourra fixer le chatoiement que le jour où il aura moins conscience de la dignité un peu artificielle de son art. Il nous a donné un recueil de vers. Nous attendons de lui une poésie vivante.

Léon-Gabriel Gros.

LES HEURES DU FOYER, par *Heniette Charasson* (*Flammarion*)

Livre d'heures avec la typographie si ennuyeuse des bouquins de Saint-Sulpice.

J'ai eu tout de même le courage de couper les pages ; j'ai lu. L'œuvre contient des cris admirables, des adjectifs très « littérature féminine », puis, par endroits, sans qu'on sache pourquoi, Henriette Charasson atteint le vrai lyrisme : Le poème coule comme un liquide du vase, comme le vent à midi sur la mer etc...

J'apprécie surtout la 2e partie du recueil. Livre inégal dont voici la belle note :

PETITE PRIERE.

O mon dieu, je ne peux pas vous aimer comme on le demande dans vos grands livres; je ne suis qu'un petit enfant devant vous, qui voudrait paix et gaîté, ne me condamnez pas, mon Dieu, parce que mon âme est petite et faible.

Laissez-moi mes poupées vivantes et mes hochets fragiles, puisque je me tiens devant vous de toute mon humble volonté.

Je ne suis pas une sainte ni un prêtre, je ne suis pas la Bienheureuse Henriette, mais seulement la petite Henriette ; j'aime ceux que vous m'avez donnés, car vous me les avez « donnés » au fond de la misère où j'étais tombée.

J'aime vos dons vivants et la douce vie que par eux je mène, et, j'essaie de faire mon devoir et je suis docilement le sentier tout droit que vous m'avez tracé au milieu des herbes.

Pardonnez-moi, mon Dieu, de ne pas vous aimer plus que tout, comme il est dit dans les grands livres que vous inspirez.

Jean MALAN.

MORAVAGINE, par *Blaise Cendrars* (Grasset).

Toute l'ardeur forcenée du moyen âge que nous vivons, luit comme une flaque de sang dans ce livre où quelques mysticismes et diverses folies couchent avec un certain génie.

Blaise est toujours loin de Montmartre. Les trains courent toujours le long de sa vie, et il y a des carrefours — St Pétersbourg ou l'embouchure de l'Orénoque — où il rencontre de singuliers compagnons.

Le rythme furieux qui règle leurs élans est celui, non pas de l'élan vital, mais de son merveilleux contraire, l'élan mortel. A ce sujet, il faut signaler comme parmi les pages les plus cruelles, les plus pénétrantes, les plus dynamiques qui aient été écrites ces derniers temps, celles consacrées à l'arrivée et au séjour en Russie. Elles sont le prétexte à une inhumaine — trop humaine — évaluation de l'amour masochiste présenté — création et destruction — comme la grande loi de l'univers.

Tous les chiens du cœur sont lachés dans une frénétique liberté. La meute a soif de Dieu: elle en crèvera.

Je ne pense pas que, depuis Lautréamont, le troupeau de mes frères ait été si bien fouaillé ; et comme des chants de Maldoror, j'entends parfois s'élever en écho la voix de Moravagine, la grande voix ravagée de l'éternel désastre. Je n'ai pas alors d'autre désir que de silence.

Un dernier besoin critique me fera pourtant encore signaler qu'il ne s'agit point là d'un roman, malgré quelques apparences, mais bien d'un véritable poème en plusieurs chants, d'un poème non pas lyrique, mais *épique*. Et qui parvient à être épique dans la mesure où il parvient à ne pas être français.

Les singes vont se préparer.

*
* *

EXPÉRIENCE DU PROVERBE, par *Jean Paulhan* (N R F).

L'homme qui en 1920 ou 1921 écrivait trois pages sur « Un langage de paradis » vient de consentir à publier le récit, l'analyse, de tout ce pénible et minutieux travail d'approximation grâce auquel, à travers les détours et les ruses d'une langue étrangère, si vieille et si jeune, la langue malgache, il est si près d'éprouver totalement les vertus secrètes du langage proverbial.

On imagine assez qu'il y fallait, non pas seulement de l'application et une méthode, mais un singulier amour des fouilles en cette terre absurde et pure où le langage prêt à naître rumine sourdement des mots et des phrases encore libres de sens, mais déjà prêts à s'accrocher aux faits qu'ils parviendront à traduire.

Je cite trois lignes où il me semble que se fait une grande lumière.... « le proverbe est d'abord phrase, ensuite fait. A l'inverse, les phrases qui l'entourent sont d'abord fait, ensuite servent de phrases ».

Voici, d'une autre langue, quelques phrases proverbiales que j'aime citer, ne fut-çe que pour servir d'exemples ou d'images à la rigoureuse morale philologique que nous propose Jean Paulhan:

— Lorsque le soleil est haut, la main ne peut le cacher.

— Le crapaud en sautant a usé son pantalon.

— Sauce trop goûtée, tôt finie.

— Qui pile l'eau s'éclabousse.

— Pelage noir, joli sur le mouton; porté par la chèvre, il la voue au tonnerre.

— La pierre qui manque à terre son but n'a pas été lancée par le ciel.
— Malheur à qui sent le parfum sans le posséder.
— L'œuf ne se bat pas avec la pierre.
— Celui qui pisse ne peut pas frapper le serpent.
— Si le mouton est tué, chacun connait sa part.
— Le crapaud n'a pas de queue: c'est dieu qui l'évente.
— Si le rocher bouge, l'arbre est déraciné.
— Si le ciel n'a pas d'herbes; la terre n'a pas d'étoiles.
— Si tu dis qu'il y a de l'eau dans les yeux, tu n'as pas vu le fleuve.
— Il n'y a pas de forgeron pour les cornes du mouton.

André GAILLARD.

CHARLES BORDES A MAGUELONNE, *par François-Paul Alibert* (au Pigeonnier).

Un petit livre bien édité et doublement précieux puisqu'il est d'un poète avare de sa prose, d'une prose nombreuse et mélodieuse, et qu'il est consacré justement au souvenir du musicien qui pouvait en être le plus digne. L'amitié et l'intelligence, le cœur et l'esprit y ont collaboré : le résultat en est d'une singulière justesse.

On y voit avec quelle acuité le poète peut pénétrer les secrets du musicien, avec quelle magique divination il se guide et guide autrui aux méandres de l'art le plus ample et le plus ambitieux, le plus confus, pourtant, dans ses moyens immédiats d'expression.

Quiconque a éprouvé ce qu'il y a, sous la volontaire ordonnance de l'œuvre d'Alibert, de tragique tressaillant et refoulé, « dissimulé et transposé » et pressenti ce que l'homme a donné en pâture au poète, s'arrêtera avec reconnaissance devant l'aveu fier et mal déguisé qui nous en est fait à propos de Monteverde et de l'Orphée.

Et comme la périlleuse Maguelonne dont les mirages d'or et d'ombre — ô Limbes — cernent, depuis les *Odes* jusqu'aux *Reflets dans l'eau* tant de pages hautaines du solitaire de Carcassonne, lui sert bien à s'affirmer.

Mieux qu'Aigues-Mortes à Barrès.

Il est simple de citer :

« Le marécage descendait, sans un miroitement, à perte de vue, dans une profondeur tellement désespérée que le cœur se prenait à ne rien souhaiter de plus que s'y anéantir. »

et encore :

« Seule, une âme tourmentée par un destin auquel elle ne peut s'égaler, ou bien venant abîmer son désenchantement dans un ascétisme où elle puise désormais son unique volupté ; seuls, l'éternel Childe Harold, ou encore un Rancé, se complairont dans une de ces solitudes amères, désert ou cloître, qui ne leur réfléchiront rien moins que leur propre image ou la perpétuelle pensée de Dieu. Or, il n'y a que de vrais passionnés qui soient capables de s'élever jusque là, et ceux qui ne sont qu'intelligence et système n'y entendront jamais rien. »

André GAILLARD.

CÉLESTE UGOLIN, par *Georges Ribemont-Dessaignes* (Editions du Sagittaire).

Je suis tout à fait décidé à me livrer à une publicité caractérisée en faveur de Ribemont-Dessaignes, mal connu par ces temps de petite vérole et de grande honte.

C'est un homme de théâtre : j'en appelle à « l'Empereur de Chine ».

C'est un poète et non pas le moins aigre. En attendant qu'un éditeur se décide à publier « L'œil et son œil », je cite :

Il posa son chapeau sur le sol et le remplit de terre,
Et y sema du doigt une larme.
Un grand géranium poussa si grand,
Dans le feuillage murirent un nombre indéfini de potirons.
Il ouvrit sa bouche aux dents couronnées d'or et dit :
I grec.
Il secoua les branches du saule de babylone qui rafraichissait l'air.
Et la femme enceinte à travers la peau de son ventre,

Montrait à l'enfant le croissant d'une lune mort-née.
Lui mit sur sa tête, le chapeau importé d'Allemagne.
La femme avorta de Mozart.
Tandis que passait dans une automobile blindée,
Un harpiste.
Et qu'au milieu du ciel des colombes,
De tendres colombes mexicaines mangeaient des cautharides.

C'est enfin un romancier. Il a déjà publié « L'autruche aux yeux clos » (L'aventure), et « Ariane » (l'art et l'amour, fil coupé). Puis maintenant, et avant « Clara des jours », ce « Céleste Ugolin » dont le moins que l'on puisse dire est que beaucoup avaient rêvé de l'écrire.

Un romancier comme je les entends. Inventeur et moteur.

L'automatisme de la pensée livre passage au bétail de dieu. Tous les chapelets de la chair luisent encore et brûlent dans le feu pur et rapide des mots, les mots qu'une inspiration sans objet guide vers leur objet réel. L'inépuisable et merveilleuse vertu d'invention de Ribemont-Dessaignes crée sans arrêt, à une telle allure, et avec une telle aisance assurée que le critique, après coup, se trouve bien capable d'analyser son œuvre, d'en démonter les horloges, de l'analyser, la résumer, d'indiquer enfin quel en était le plan, montrant ou voulant montrer alors là le doigt intelligent de l'homme, alors qu'en réalité il ne s'y trouve d'autre plan que l'inconsciente sureté de l'esprit guidé obscurément, mais infailliblement par une atroce intuition vers le cadavre qu'il lui faut achever.

Céleste Ugolin s'évade de l'esprit dans la chair, de la chair dans la raison, de la raison dans la folie, de la folie dans le renoncement, du renoncement dans l'action, de l'action dans la mort. Il allait s'évader de la mort et la lampe sourde des songes illuminait déjà pour lui l'envers des cartes lorsque la police des hommes coupa la ficelle.

André GAILLARD

MOUSSIA, OU LA VIE ET LA MORT DE MARIE BASHKIRTSEFF, par *A. Cahuet* (Fasquelle).

M. Albéric Cahuet nous conte avec une sympathie qu'il nous fait partager la vie éphémère, brillante et tumultueuse de cette

jeune Russe que Barrès a surnommée « Notre Dame des sleepings » et qui après presque un demi siècle est encore toute proche de nous.

Physionomie attirante que cette Marie Bashkirtseff qui court de Nice à Séville et de Paris à Florence après les mirages d'un insaisissable bonheur, voulant vivre toutes les vies, rêvant tous les rêves. A peine remarque-t-on sa vanité immense, puérile, et quelques erreurs inévitables dûes à sa formation et à son âge. (Il lui arrivait de prendre le clinquant pour de l'or et Bastien-Lepage pour un peintre.) Ce qui malgré tout séduit en elle c'est une ardente, une constante recherche de la beauté.

Cette Russe, si elle avait vécu, si elle avait eu le temps de discipliner sa personnalité sans l'amoindrir et de fondre avec les tendances désordonnées de son âme slave les apports de sa culture occidentale, eut sans doute été un grand écrivain. Il lui reste d'avoir écrit, d'une main fiévreuse d'enfant, un journal intime qui malgré quelques pages insignifiantes est, à force de franchise, de finesse à la fois et de candeur, une des plus émouvantes confessions que nous possédions, une des plus révélatrices de l'âme féminine et de l'âme humaine.

Remercions M. A. Cahuet de nous avoir aidé à mieux connaître Marie Bashkirtseff. Félicitons-le de l'aimer, d'être de ses intimes et de l'appeler « Moussia ».

Jean PHILIPON.

DÉFENSE DE L'HOMME, par *René Lalou* (Kra).

Ce livre, où sous un titre trop présomptueux M. Lalou vient de réunir trois études pleines de conscience et de pensée, donne à regretter que les nombreux écrivains qui s'essaient de nos jours à la critique ne s'inspirent pas plus souvent, à son exemple, du Beaudelaire de *l'art Romantique*. Poète, Beaudelaire éprouvait, comme tous ceux qui s'avancèrent vraiment loin, la nostalgie d'un équilibre, et il le trouvait, non point sûr, mais constant bien que sans cesse menacé, dans une esthétique disciplinée, dans un dévouement sans bassesse à cette fonction d'artiste aujourd'hui si dédaignée. C'est elle qui permit à sa pensée de rester pure à travers l'orage romantique, et de rencontrer plus tard, symbolisme et autres rumeurs ayant passé, le Gide des *Prétextes*. Et c'est à l'école de ces esprits soucieux d'un classicisme compréhensif mais sévère

que M. Lalou parait s'être mis à la recherche d'une technique de la critique. A vrai dire, il nous montre moins cette technique elle-même que sa nécessité. Mais l'aveu de ce besoin, les scrupules qui l'y conduisent, et le droit que nonobstant il revendique pour la critique de devenir œuvre d'art à son tour, méritent d'être enregistrés. Objective et subjective, désintéressée et cependant contrainte à servir, comme un stimulant tour à tour et comme un frein, la critique serait donc, de tous les arts, le plus exposé — exposé aux feux les plus contraires. Mais au centre d'une telle complexité, le premier problème qu'elle pose doit être un cas de conscience dans tous les cas. Il faut féliciter M. Lalou de l'avoir compris. A quel chaos n'arriverions-nous pas, si l'oubli de cette vérité tendait à se généraliser?

Gabriel D'AUBARÈDE.

MONIQUE, par *Marcel Arland* (N. R. F.).

M. Marcel Arland paraît s'être imprégné d'une manière quelque peu abusive de la fameuse « Apologie des influences » d'André Gide. C'est avec une ferveur par trop docile et surtout ostensible (bien que ce dernier travers ait un côté sympathique) qu'il s'abandonne à elles. Etienne, le héros de son précédent roman, ressemblait tour à tour à Lafcadio, à Hamlet et aux trois Karamazoff, et c'était dommage, ces analogies trop flagrantes ayant fini par empâter ses traits personnels, qui ne manquaient pas de beauté. Si j'ai bien compris la leçon gidienne, il faut, pour qu'une influence soit bonne, qu'elle relève, stimule et fortifie les facultés individuelles assoupies, une fois accompli l'ébranlement de la conscience par l'éveil des ressemblances. En d'autres termes, et bien que ces mots paraissent incompatibles, il la faut *subir* d'une manière *active*, non passivement. Je n'insinue point que les qualités de M. Marcel Arland soient des qualités mineures, mais que, toutes de délicatesse et de profondeur, elles l'ont jusqu'ici moins souvent incité à de véritables créations, qu'exposé à se laisser dominer, balancer ou froisser. Si j'insiste sur ce travers, c'est qu'il me paraît chez lui provisoire. Sans doute, en écrivant *Monique*, il ne s'est pas encore tout-à-fait affranchi, mais l'impressionnabilité, l'inquiétude de sa nature

lui ont ici permis de pénétrer un caractère de jeune fille très intimément. Et cela est à considérer, la psychologie de l'adolescence féminine étant relativement négligée d'habitude par les jeunes écrivains.

Mystique comme l'Alissa d'André Gide mais plus sensuelle, indécise comme les Incertaines d'Edmond Jaloux mais moins romanesque, c'est à Marcel Arland surtout que ressemble Monique. Il lui a suffi de transposer sur le plan délicat des instincts féminins ses propres inquiétudes spirituelles, pour lui donner cette animation que l'observation stricte ne peut que singer. Profonde, tour à tour hautaine et impressionnable, susceptible au point d'en devenir irritante, balancée surtout, Monique existe. Elle fait même souffrir.

Ce court roman est écrit sobrement, avec des pages d'excellente comédie, dont le timbre est juste. Mais l'auteur a voulu atteindre l'extrême simplicité, et un certain lâché du style, contrastant avec des passages parfaits, s'ensuit par endroits. Il y a de pénibles cascades d'auxiliaires, qui étonnent sous cette plume délicate.

D'autant plus que *Monique* est précédée dans ce volume par *Terres Etrangères*, l'excellente nouvelle que publia en 1923 la collection « *Une Œuvre, un portrait* », et qui vient d'être encore épurée. Belle histoire du vertige éprouvé à la cime du bonheur par deux jeunes époux, qui s'abandonnent alors aux plus tristes jeux d'une passion trop comblée. Tout ce drame entrevu par un enfant sensible, à la campagne, entre deux vieillards naïfs. Par la profondeur des perspectives, l'heureuse répartition des lueurs et de la pénombre, l'atmosphère trouble et ravissante qui en baigne l'ensemble, cette nouvelle, malgré sa ressemblance avec *Isabelle*, me paraît une des meilleures parues ces dernières années. M. Arland aurait peut-être tort de s'en détourner complètement.

Gabriel D'AUBARÈDE.

MEÏPE, par *André Maurois* (Grasset).

La fréquentation des grands chefs apprit à M. Maurois l'art d'exploiter un avantage ; il ne redoute pas les répétitions et connaît la prédilection du public pour des thèmes familiers ;

les *Silences du Colonel Bramble* appelaient les *discours du Colonel O'Grady* ; la biographie romancée de Shelley commandait une réplique qu'il nous livre dans les *Souffrances du jeune Werther*, la première des trois nouvelles que réunit en volume le titre mystérieux de *Méïpe*. Ce titre, M. Maurois nous l'explique en sa brève préface. *Méïpe*, c'est le lieu imaginaire, c'est le jardin enchanté où une petite fille de sa connaissance se trouve libre d'être elle-même. C'est peut-être aussi un titre qui force l'attention du lecteur et dont il cherche la connexion avec le contenu du livre. Gœthe, dans ses rapports avec la véritable Charlotte ; un jeune normalien, Julien Sorel au petit pied, galvaudé par une nouvelle de Balzac; Mrs Symonds, la grande actrice anglaise, et sa transfiguration sur les planches — le symbole est obscur et ténu le fil qui rapproche ces trois existences. Le second récit est peut-être imaginaire ; les deux autres, avec leurs personnages réels, sont des mille contributions modernes à l'envers de l'histoire, et constituent de ces romans semi-historiques qui retrouvent aujourd'hui une vogue nouvelle. Et le goût du jour exigeant du biographe qu'il couvre son modèle de brocards, M. Maurois s'y conforme ; il n'aime pas ses personnages, ne leur ménage aucune imputation sournoise et semble prendre plaisir à les situer en médiocre posture. A supposer que Gœthe fût le Lovelace sans grâce qu'il nous décrit, M. Maurois eût pu choisir sans doute dans la vie du poète quelque épisode plus généreux. Mais le public n'aime pas entendre traiter Aristide de juste, et le public est seul maître. Il y a encore en France autant qu'à l'étranger, maints grands esprits dont la malignité des chroniques n'a pas encore fait de pauvres hommes ; M. Maurois trouvera facilement à glaner sur leur compte des anecdotes qu'il saura narrer de façon preste et plaisante, s'il consent à éviter le terrain des idées générales, où il ne se meut pas sans quelque difficulté.

Philippe NEEL.

LA REVANCHE, par *André Thérive* (Grasset).

M. Blacherie, professeur d'histoire et fonctionnaire de l'Empire, encourut par ses sentiments républicains et sa liaison avouée avec une modiste sa révocation et la réprobation des siens. Sa

compagne morte, en lui donnant un fils, il n'en vint pas moins vivre le reste de son âge près des Antheaume, ses sœurs et beau-frère, achetant, de sa promesse d'abandonner l'enfant du scandale, leur hospitalité.

Et c'est dans leur maison qu'il attend la mort, en proie à la suspicion d'une petite ville bien pensante et à la sourde hostilité de ses proches. Seule une enfant, Cécile Montpazier, orpheline et petite fille des Antheaume, lui témoigne une tendresse apitoyée et le regarde sans méfiance. Une lettre vient troubler la paix moisie des demi-morts ; Armand Garat, sergent de coloniale, se sait fils de Blacherie, mais n'attend rien de son père ; il souhaite seulement le voir et apporter du même coup aux Antheaume quelques objets que lui confia, en mourant au Tonkin, un de leurs neveux. Emoi indigné ; on ne répond pas à sa lettre, et il se voit un soir malgré son insistance rageuse éconduit et chassé de leur maison, où son père expire à ce moment précis.

Des années ont passé ; M. Antheaume est mort ; sa femme se survit dans un couvent de Tulle ; Cécile, leur héritière, a épousé un benêt, pupille de son confesseur. Dans la petite ville, un hasard, ou une obscure idée de revanche, ramène Garat, en qualité de percepteur. Ses fonctions le mettent en rapport avec les Brigard, et profitant un jour de l'absence du mari, il révèle à Cécile le secret de sa naissance, pour crier sa haine contre ceux qui l'ont outragé, pour profiter de l'émoi où cet envoi jette un cœur ingénu, pour user de fascination brutale et arracher à la jeune femme une promesse de rendez-vous nocturne. Le soir même, dans la campagne, ruminant des projets de séduction et de vengeance, il voit arriver Cécile qui vient à lui, sans trouble, sans souci de son imprudence. Devant cette tranquille et puérile innocence, la colère de l'homme tombe, ses désirs bas s'apaisent. Sauvé de l'orgueil blessé et des regrets tentateurs, il embrasse fraternellement Cécile et regagne la ville avec un cœur allégé.

Quelle est la revanche annoncée par le titre ? Celle d'Armand Garat, que son aveu grandit aux yeux de Cécile ? Celle de l'amour qui refait homme celui que la lâcheté et la haine avaient fait loup ? Ou celle de M. Thérive, que l'on taxait de pédanterie et de satanisme, et qui dévoile, aux ultimes pages de son livre, de séduisantes qualités de tendresse ? Mais pourquoi

nous fait-il payer de tant de perfection glacée une minute d'émotion ? En proclamant le français langue morte, M. Thérive se prit au piège de sa propre démonstration ; on dirait qu'il s'acharne à expurger son écriture de tout ornement et de tout sourire ; jardinier janséniste, il n'admet aucune fleur parmi la sévère ordonnance de ses buis taillés et de ses boulingrins. Son sens artistique l'entraîne heureusement parfois, et des détails exquis nous montrent ce qu'il pourrait faire, avec moins de froide application. Remercions-le de ses erreurs et déplorons qu'il ne s'abandonne pas plus souvent et s'astreigne à écrire comme vivent ses personnages, « sans un seul battement de cœur ».

Philippe NEEL.

L'ADIEU NOCTURNE, par *Georges Imann* (L'Alphabet des Lettres à la Cité des Livres).

M. Georges Imann a traité avec simplicité une confession d'amour d'un jeune précepteur pour son élève. Il n'y a dans ce récit rien d'odieux pour le lecteur, aucune source de malaise. Alors que l'auteur eût pu se complaire à des réticences, à des indications troubles qui eussent été faciles, il a préféré se comporter en honnête homme vis à vis de son sujet. Ainsi, quoique traitant de ce nouveau poncif littéraire, son récit conserve une tenue de bon aloi.

M. Georges Imann est plein d'angoisse, sans doute. Lorsque Robert, le précepteur, a décidé son éloignement, il écrit : « Si je pars maintenant, je n'aurai rien offensé de ce qu'en lui (son élève) je vénère. ». Et plus loin il ajoute: « Que deviendrions-nous, d'ailleurs, à Paris? Un de ces couples hideux et ridicules, un de ces sordides ménages que l'on se montre du doigt en s'en moquant ou sur lesquels on s'apitoie, comme devant une folie étalée. »

De cette manière se punissent dans la honte, les mensonges. Je ne prétends pas condamner en bloc l'homosexualité. Seulement j'aime la bonne santé et la joie — et les visages, les gestes et les vies de ceux qui s'adonnent à ce vice, n'exaltent pas la joie. Condamnés à tourner en rond dans leur milieu et en marge du monde, aveuglés jusqu'à penser, s'ils ont quelque intelligence, que leur manie est un martyre dont ils se doivent glorifier, comment pourront-ils nous convaincre?

Plus tristes, plus hargneux, plus méchants que les autres, plus jaloux, leur bonheur est une dérision et l'importance qu'on lui accorde une abdication.

Que serait-il arrivé, si le Jacques de M. Imann était tombé sur un inverti ? Sans doute aurait-il été préservé des femmes, et des plaisirs et des souffrances, que leur amour procure. Mais aurait-il été préservé des souffrances de l'amour? Assurément non. Mieux même : elles auraient été bien augmentées du fait que ces êtres sentent le provisoire encore plus grand, représenté par une telle union.

Je vois bien ce qu'il y a de lâcheté dans une fuite devant le danger. Et Robert, en s'en allant, ne résout pas en lui ni en Jacques le problème. S'ils sont vraiment marqués du signe de la destinée, tous deux la subiront un peu plus tard. Il n'importe. Le fait de résister à ces jeux d'adolescence, montre une certaine liberté dans l'esprit de Robert. Car n'en déplaise aux invertis, il est bien plus facile de céder à ces entrainements que de leur résister. Cela est commode et bien moins compliqué qu'on ne l'imagine.

Aussi, sur le plan de la défense, M. Imann est retourné aux thèmes gidiens. Qu'il prenne garde à ne les traiter longtemps. On ne gagne rien à regarder dans la direction du passé. Toutefois son petit livre bien écrit, agréable à lire, nous a plu.

Georges BOURGUET

LA GRANDE PEUR DANS LA MONTAGNE, par *C. Ramuz* (Grasset).

Tous les genres littéraires sont familiers à Monsieur Ramuz : romans, nouvelles, poésies, essais... Ramuz est un essayiste ou un essayeur, il s'efforce d'en imposer à ses lecteurs.

Un grand écrivain Suisse. Quant à le goûter comme un écrivain français, je me recuse net. Non que je le juge privé de tous dons: quoique peignant par touches lourdes, terreuses, sans intelligence picturale, il sait voir. Il a le sens d'une évocation de parti pris... C'est que la montagne et lui ont leur volonté... Mais faut-il considérer comme un des chefs de notre génération un écrivain qui adapte ses idées à son style et non son style à ses idées ?

La grande peur dans la Montagne, envisagé du point de vue de l'auteur, est un roman apparenté au poème: roman par le for-

mat et l'exposition de l'intrigue, poème par le lyrisme descriptif et le sentimentalisme (poème pauvre, dénué de rêve et d'intuition).

Quant à moi, je relève, sous une apparente unité de composition, deux nouvelles juxtaposées, reliées par des remplissages épisodiques, traitées toute deux aux procédés littéraires : l'une couleur locale; l'autre, image.

La première est une histoire d'épidémie de bétail en montagne: coutumes locales, paysages, alpage, deux fiancés sans littérature, Joseph qui s'engage pour travailler au pâturage d'été, Victorine qui accepte passivement cet état de chose, figuration.

Soudain la maladie des bêtes: c'est la deuxième nouvelle. Le pâturage et les gens qui y vivent sont mis en quarantaine par ceux du village, sur le rapport d'un vague rebouteux. (Le pâturage n'est cependant qu'à 2.300 m.) Victorine est restée au village. L'amour taciturne des deux jeunes gens croît en raison directe du développement de l'épidémie. C'est bientôt le romantisme et les longs regards sur le chemin, Joseph cherchant à rejoindre Victorine (sans éveiller l'attention du poste de garde où les hommes ont l'ordre de tirer sur quiconque cherchera à établir une liaison entre le pâturage et le village) accomplit seul des prodiges d'alpinisme. Lorsqu'il arrive au village, Victorine est morte, noyée. Victime d'une imprudence commise en allant elle aussi trouver son promis.

La douleur attaque la virilité de Joseph. Vide, inconscient, il meurt, provoquant une rupture du glacier qui emporte la moitié du village.... très cinéma: la montagne et sa volonté.

Au début du livre, l'ascension. Cinq hommes partent dans la nuit; croix lumineuses, feux de lanternes à quatre vitres; est-ce là le signe de ralliement d'une croisade? — On monte, la végétation change, mais l'écriture point:

« *Ils montent, ils vont de nouveau à plat, ils montent; c'est un long voyage que ce voyage du chalet, à cause de toute la gorge qu'il fallait longer d'abord d'un bout à l'autre. On compte quatre heures pour la montée en temps ordinaire et trois pour la descente en temps ordinaire, mais le commencement de mai n'était pas encore un temps très favorable et les quatre heures se trouvèrent largement dépassées. Pourtant on avait vu les sapins s'espacer enfin, et on commençait aussi à les distinguer jusqu'à la pointe dans une fine poussière de jour comme celle que le vent*

fait lever sur les routes. Il y eut les troncs qui se marquèrent par un peu de couleur plus noire dans le gris de l'air, en même temps qu'en haut des arbres, des espèces de lucarnes aux vitres mal lavées se montraient....»

Il y a dans la prose de Ramuz, l'acharnement d'un paysan qui compte ses sous.

Est-ce roublardise, inconscience, génie, — inaptitude?

Jean MALAN

FUGITIFS, par *J. Linnankoski*, traduit du finnois par *Jean-Louis Perret* (Rieder).

M. J.-L. *Perret* sait nous rendre le finnois intelligible ; il nous le rend même émouvant. Cette traduction, alerte et simple, se lit comme un texte français original. Je doute qu'on aille lui chercher querelle à coups de finnois.

C'est le deuxième ouvrage de *Linnankoski* présenté au public français. Le lyrisme du *Chant de la Fleur Rouge* s'est amenuisé, plus discret. Par contre, l'émotion purement humaine tient ici une plus large place. L'histoire est banale, mais l'intérêt ne fléchit pas. Untela, vieux paysan Haimien, épouse, à soixante-dix ans, Manta, qui en a vingt-cinq. Il n'est pas peu fier de ce bel exploit. On devine que Manta le trompe. Tous les détails nous sont épargnés. Pour cacher la honte d'une douteuse paternité, le père de Manta décide sa famille et son gendre à fuir en une autre province. L'exode de ces paysans, arrachés à la glèbe natale, fait naître un chapitre sobre et touchant. Mais Untela finit par savoir. Les cent dernières pages sont pleines de son tourment : elles sont particulièrement belles. Le vieux, peu à peu, prend conscience de son erreur ; il passe de la rage au silence, et du silence s'élève au pardon, puis s'éteint, ayant refoulé sa malédiction.

Cette fin, très vraisemblable, nous mène à cent lieues des paysans de nos naturalistes, acharnés à peindre en noir. Il y circule un large courant de pitié, d'où l'amertume, toutefois, n'est pas exclue. J'ai songé malgré moi à *Maria-Chapdelaine* pour la sobriété générale et l'émotion contenue de ce récit sans nulle surcharge, qui traite d'âmes peu compliquées — quelle

manne céleste de temps en temps ! — et fait aller notre cœur en prise directe.

Henri FLUCHÈRE.

TOUM, par *Louis Faivre* (Grasset).

« Je dis l'histoire vraie d'un homme et d'une femme : une fille serve d'un pauvre village et un Blanc, plus nouveau dans nos pays qu'aucun autre.

Il la trouva dans la brousse. Elle entra dans son lit. Il crut d'abord à un petit animal et joua. Quand il vit une femme, elle savait déjà qu'il n'était qu'un homme ».

Roman de mœurs indigènes sans grande prétention, des notations intéressantes. Des données exactes sur notre système colonial. Pauvres nègres mélancoliques et doux. En dépit de l'exposition dramatique, l'intérêt du livre languit un peu. Louis Faivre cependant sait voir. Attendons.

Jean MALAN.

REVUES

EUROPE (15 avril) : *Les Seins durs* par Joseph Jolinon. La fin de *Corps Perdu*, le roman de Philippe Soupault. Une digne réponse d'Alfred Fabre-Luce à M. Raymond Poincaré.

LA REVUE NOUVELLE (15 avril) : Excellent numéro avec les *Considérations sur le Christianisme* de Bernard Schaw et une ironique mise au point d'André Maurois sur *Les Anglais*. Maurice André St Georges parle de *Max Jacob*.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (1er avril) : *Le Mauvais Vengeresse* par Emile Henriot. Francis de Croisset raconte délicieusement *Ceylan avec les Anglais*.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (1 avril) : *Le Mauvais Garçon*, roman par Henri Pourrat. *Episodes Normands* par Jacques Massoulier.

LE MONDE NOUVEAU (15 avril) : *Voltaire et la Hollande*, par M. P. Valkhoff.

LES MARGES (15 avril) : Denis Saurat situe le romancier Eugène Montfort à propos des dires de ce dernier sur le roman de la génération qui nous précéda. La réponse de M. Montfort à M.

Saurat est fort intéressante aussi. Les dernières opinions sur l'homosexualité dues à MM. Tristan Derême, Drieu La Rochelle, Henri Pourrat, Jean de Gourmont.

LA REVUE EUROPEENNE (avril) : La fin de la nouvelle de Gabriel d'Aubarède : *Un des Mille Plaisirs.*

LA REVOLUTION SURREALISTE : Je m'excuse de signaler si tard ce numéro qui est bien remarquable. Nous avons aimé particulièrement les poésies de Benjamin Péret et surtout celle consacrée à Madame Cognacq; les poèmes d'André Breton et l'Entrée des Succubes par le magicien Louis Aragon. Je ne sais rien de plus dense que ce qu'écrit Aragon, presque automatiquement. Alors que tant de gens se mentent à eux-mêmes sur une page, on sent chez Aragon que dans leur jaillissement s'ordonnent toutes ses pensées, qui viennent directement sur le plan du récit. On lit ainsi avec un constant émerveillement les histoires que dictent l'humeur ou la fantaisie à l'écrivain. Tout simplement comme d'un oiseau s'élance le chant, comme un arbre offre son ombre, de Louis Aragon émane le génie.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES (10 avril et 17 avril) : *Léon Daudet*, par Maurice Martin du Gard.

(24 avril) : *Une heure avec André Maurois*, par Frédéric Lefèvre.

Nous signalons avec plaisir les revues suivantes qui, en province, avec les moyens dont elles disposent, font un courageux effort: *La Tramontane; Le Bon Plaisir; Oc; Vouloir; Septimanie; Les Arts à Lyon; Notre Carnet; Le Fleuve; Les Pyrennées Littéraires; Le Feu.*

LETTRES ETRANGERES

LIVRES

GEISTIGE WERTE DER DEUTSCHEN (Edition Otto Reichl à Darmstadt).

« Les valeurs spirituelles allemandes ». L'anthologie présentée sous ce titre par Werner Schingnitz, et éditée à Darmstadt, par Otto Reichl — à qui nous devons d'autre part les œuvres les plus caractéristiques de l'Ecole de la Sagesse — contient le tableau le plus exact de ce qu'on pourrait appeler les

classiques de la pensée allemande. Mais ce qui fait la qualité exceptionnelle de ce volume, c'est qu'une large place y est faite, à côté des philosophes universellement connus, à des esprits plus rares comme Angelus Silesius, J. J. Hamann, Franz von Baader, Schleiermacher. Un roi même, Frédéric II de Prusse, est représenté par de curieux poèmes où se révèle une âme mystique, ce qui nous fait réfléchir sur l'étrange destinée des hommes. Des fragments d'Hyperion rappellent le merveilleux poète que fut Holderlin, dans des pages d'une panthéisme lyrique, admirable de sensibilité et de profondeur. Un essai de Richard Wagner sur l'Essence de la Musique, des extraits de Hegel, de Novalis, des pages peu connues de Fichte, de Schelling, de Kant, réunissent dans ce livre les philosophes qui personnifient les caractères les plus divers de la pensée allemande. Ce monument élevé à la gloire d'un mouvement intellectuel qui part de Luther pour aboutir à Georg Simmel et à Ernst Troeltsch, mouvement qui se développe avec une puissance inouïe de vie et de création, nous permet de retrouver le lien qui unit des penseurs aussi éloignés dans le temps que par la nature de leurs concepts. Il ne s'agit pas ici, en effet, de juxtaposer des fragments, mais de retrouver dans chacun le même accent significatif d'une même origine technique et de semblables tendances spirituelles, affleurant sous les divergences superficielles.

Car la philosophie de l'Ecole de la Sagesse — et le flambeau qui marque ses éditions éclaire aussi ce volume — n'est pas la poursuite de concepts abstraits, ou le jeu stérile d'idées froides et brillantes comme les diamants. C'est la recherche dans le passé et dans le présent de tout ce qui peut aider nos âmes à vivre spirituellement. Et tout ce que l'auteur de « Geistige Werte der Deutschen » a cherché et qui apparait dans sa très remarquable introduction, c'est l'aliment vital dont nous avons besoin. Aussi n'a-t-il pas hésité à introduire à côté des philosophes, des poètes comme Klopstock et Schiller, le Testament d'Heiligenstadt de Beethoven, l'étude de Kleist sur le Théâtre des Marionnettes, les pensées sur le drame de Hebbel. Il a réuni des valeurs spirituelles sans se préoccuper de classifications pédagogiques ni de soucis éducatifs. Le résumé qu'il vous donne est en somme celui de la philosophie vivante, et à ce point de vue celle de Jacob Boehme est aussi proche de nous que les œuvres de Nietzsche et de Wilhelm Dilthey.

L'intérêt que présente chaque page de ce livre, s'accroit de la découverte du plan sur lequel il a été composé et des liens spirituels qui relient ses fragments. Le choix de ces valeurs est en lui même un jugement et une position de valeurs, et fait de ce volume le plus passionnant et le plus actuel des livres.

*
* *

LA VITA INTENSA. LA VITA OPEROSA, par *Massimo Bontempelli* (Mondadori, éditeur, Milan).

Le monde dans lequel vivent et se meuvent les personnages de Bontempelli est un univers de fantaisie où la réalisation de l'impossible devient un évènement quotidien. Les divers plans se coupent et s'enchevètrent au mépris des vraisemblances et des catégories auxquelles nous avons donné le nom de vérités. Une étrange impression de rêve nait de ces récits où l'humour de l'auteur et l'incroyable richesse de ses inventions jouent avec des aventures banales ou extravagantes. Il multiplie les jeux de passe-passe les plus inattendus, comme un prestidigitateur qui transforme le visage et la destination des objets pour s'en amuser ou s'en étourdir. Ce tourbillon lucide et bizarre qui, partant d'un fait ordinaire, en déduit des conséquences fantastiques, nous laisse parfois une sensation de vertige. Les lieux les plus familiers, cette rue où nous passons chaque jour, ce tramway, seront l'origine d'une fantasmagorie qui finira par nous métamorphoser nous aussi. Avec cela, un sens très aigu de la féerie moderne, et les inlassables jeux d'une imagination ironique et joyeuse, sans cesse renouvelée.

*
* *

VUELQ, *par Francisco Isernia*, (Edition de Nosotros, Buenos Aires).

Les poèmes de Francisco Isernia sont délicieusement frais et musicaux. Un souffle de jeunesse fait danser dans le vent ces vers pleins d'ailes et de chants d'oiseaux, émus par les paysages que l'air vif du matin éclaircit et qu'embrument les crépuscules. Sa vision est très personnelle, et dans son lyrisme il n'y a rien de voulu ni d'artificiel. L'impression, immédiate, spontanée,

directe, trace des tableaux délicatement nuancés, d'un dessin très simple. Sa poésie, sans ombres, est la traduction joyeuse de la jeunesse, de la nature, et dans « Vuelo » s'affirme avec beaucoup de séduction, le talent juvénile et vibrant de Francisco Isernia.

*
* *

L'ISOLA, par *Ricardo Artuffo* (Gobetti, éditeur, Turin).

Dans ce drame philosophique s'affrontent la passion de l'esprit humain, avide de connaître et d'agir, et l'impassibilité de la force universelle. Ce conflit donne naissance à une tragédie pathétique et grandiose, qui même après le Faust, et la « Tragédie de l'Homme » d'Emerich Madach, trouve dans le lyrisme de R. Artuffo une expression intéressante. Il est difficile de faire mouvoir sur la scène des personnages symboliques, enfermés dans leurs monologues. Aussi est-ce plutôt une méditation qu'une action, cette histoire de l'Ile que représente, la terre dans l'infini, isolée et sans communications, l'humanité dans la nature, le présent dans le fleuve de l'éternel passé et de l'éternel futur. Une foule de personnages défile qui sont « des idées vêtues de muscles et d'os, incarnations changeantes d'un même personnage, l'homme ». La conclusion de cette pièce, dans son douloureux pessimisme, est que toute lutte est vaine. L'effort de l'homme, inutile est sans fruits. Tout est vain. L'auteur s'adresse aux « âmes assoiffées d'universalité et d'absolu ». Il parvient à les émouvoir par son ardeur à pénétrer les plus troubles problèmes du monde, et par la sombre éloquence de sa négation.

*
* *

REÜBENI, par *Max Brod* (Kurt Wolff, éditeur, Munich).

Dans la communauté juive de Prague, un jeune homme exaspéré des persécutions dont ses coreligionnaires sont victimes, veut délivrer le peuple d'Israël. Il est appelé à devenir le Messie qui doit sortir de Ruben et régner sur Israël... Il apparaît un jour à Venise et proclame sa mission. Il demande l'appui du Pape, du Roi de Portugal, mais il s'attaque à de trop puissants

ennemis, il est écrasé avant d'avoir pu réaliser son rêve. Avec lui disparaissent les espoirs que tout le peuple juif avait placés en lui. Il est passé comme un météore éclatant, mais il n'échappe au bûcher que pour mourir dans une prison, entre les mains de l'Inquisition. C'est une magnifique promenade à travers l'Europe de la Renaissance, que nous faisons avec le héros de ce roman. Nous y rencontrons des personnages familiers, mais nouveaux par l'accent de vérité qui les anime : Michel Ange, Machiavel, Charles Quint, Jules II. Quant à la figure centrale, Reübeni le faux Messie, c'est une des plus grandes que Max Brod ait jamais dessinées. Son drame intérieur, ses aventures, ses aspirations et ses déceptions, composent une merveilleuse épopée que l'auteur écrit, en poète, en artiste, quelquefois en prophète. Un admirable souffle mystique parcourt ce livre frémissant d'énergie et de pensée, qui est à la fois un très beau roman d'époque, et une splendide fresque psychologique, sociale et spirituelle, éclatante de couleur, où vit un monde de personnages, vivants et expressifs.

Marcel BRION.

REVUES

THE CALENDAR (Londres). — « Créatures d'habitude », par Wyndham Lewis. Poèmes d'Edgell Rickword, Douglas Garman, Bertram Higgins. D'intéressantes notes critiques de Samuel Hoare à propos d'André Gide et de Marcel Proust.

THE NEW CRITERION (Londres). — Notre besoin de sincérité religieuse, par W.-B. Yeats. La découverte de Merlin, par H.-G. Massingham. Sur la Critique, par B.M. Robertson.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid). — Une nouvelle de Paul Morand, inédite en français : « La femme agenouillée ». Le Roman Picaresque et Cervantès, par Americo Castro. Passion et Mort, par Corpus Barga, et de M. G. de la Serna Favre un article de politique internationale sur la Géopolitique et l'avenir du Pacifique.

IL CONVEGNO (Milan). — Bruno Cicognani: Le Musée des Figures vivantes. Giacomo Debenedetti : Cinéma Liberty. Ricardo Bacchelli : La Famille de Figaro. Ettore Allodoli : La petite vieille qui est descendue à Montignoso.

VALORACIONES (La Plata). — Bergson, par Alejandro Korn. Vers un théâtre nouveau, de P.-H. Urena. La deshumanisation de l'art, de Jaime Torres Bodet.

NOSOTROS (Buenos Aires). — Don Juan et la légende donjuanesque, par A.-C. Vatteono, Notes sur l'œuvre de Galdos, par E.-G. Lanuza. A.-T. Rioseco : La culture scientifique et littéraire d'Edgar Poe. Le Colloque des Condors, par M.-L. Palmero.

BULLETIN DES RELATIONS INTELLECTUELLES ENTRE L'U. R. S. S. ET L'ÉTRANGER (Moscou). — Expéditions archéologiques en Mongolie. La Maison de Pouchkine. La théorie linguistique de N.-A. Morosov. La vie littéraire et artistique.

Marcel BRION.

Nous apprenons que l'exposition d'art « der Sturm », sous la direction de M. Herwarth Walden, Berlin w. 9 Postdamer strasse 134 a, a organisé une salle de lecture où sont mis à la disposition des visiteurs cinquante revues ou périodiques (art, littérature, musique). On peut y lire notamment les *Cahiers du Sud*.

DE LA MUSIQUE AMERICAINE

Les vocabulaires du monde, indifférents aux effluves du blues et au clapotis dynamique des claviers, ne prètent à la musique américaine qu'une élégance fictive, mais lorsqu'empiriquement ces formules héréditaires seront transmises à ceux qui maintenant s'y refusent, alors ils en feront leur miel.

Les gens pour qui les secrets de la musique ne s'ouvrent qu'aux pleins cônes des phares de celle d'avant garde, se refusent à traiter le Jazz d'antimusical ou « petit jeu très amusant ».

Les éreintés du cœur, les conseillers municipaux, les grands magasins sont nettement opposés. Ils ignorent la précise organisation du bar.

Nous avons subi sans fard les 32 sonates, des foules se sont éteintes avec Yseult sous ses graves syncopes, nous avons fait venir d'Angleterre des romances lactées, d'Amérique des études puant la marée, tranchant sur la subtile harmonisation qu'on est seul capable de forger là-bas, mais dans d'autres limites.

La complication congénitale et quelquefois contagieuse des rythmes, les dixièmes à la basse, le ressort, le chant mis à poil, sont l'essence de cette fabrication.

Quoique bien dépassés par les nègres dont ils ont intégré les prédispositions, les Américains sont plus facilement écoutés à Paris parce que d'abord ils se préfèrent aux nègres, et que certains ne les en distinguent que par le blanc qui s'oppose au noir.

Au bar la musique américaine digère la pâle extase des murs, l'éternel essaim des jeunes gens qui grandit autour du pianiste la réclame. Tous les secrets de l'Amérique pour un billet de banque, toutes les mixtures des Deux Amériques pour entendre chanter des paroles qui sortent du nez comme de douces chandelles.

La musique américaine maintient à Paris tous ces dollars, détachés des boulevards, humant en mesure leurs préparations dans la nostalgie et les contretemps.

Les vents planent hors de mesure pour retomber avec l'accord et la sensibilité de ces hommes qui ne connaissent point leurs instruments, dépassent souvent les limites de l'hygiène morale. Leurs culbutes frénétiques tiennent des hystéries coloniales. Le chant se plaint, crie, hurle, désespère sur des assises de fer ; les voluptés romantiques tarissent complètement : il ne reste plus qu'une systématisation à la manière de Bach, souple et puissante.

L'Europe produisait l'équilibre, ici plus de race musicale ainsi constituée : un seul numéro : Jean Wiener.

Ou bien les nègres ont chacun le sens de cette musique, mais si naturellement spécialisés : Drummer ! Banjo, saxophone, ou bien usent-ils tous les instruments mais ne les jouent que quand ils veulent, tel Vance Loéry : piano, banjo, saxophone.

Wiener est tout un jazz, pianistiquement son secret en est la synthétisation, il anéantit les interprètes de sa corporation, et pourtant Dieu sait si les secrets américains sont bien portés et même souvent.

Chez lui la plainte des vents est unique, le piano où chaque note ne dure qu'un temps puisqu'aussitôt lachée elle ne vibre plus, serait donc contraire à toute phrase de jazz et sauvé dans ce cas par le rythme. Wiener a son piano à la basse et sa droite respire quand attaquant sa touche à cinq doigts, éclate un piston. « Question de toucher », un secret un peu dévoilé,

mais de constitution si personnelle que le touchant du doigt, nous ne parviendrons pas à le tenir.

Emile FERNANDEZ.

PEINTURE

A PARIS : LE SALON DE L'ARAIGNÉE.

Le vernissage de l'Araignée est un événement parisien. Le groupe qui s'est réuni sous le « totem » de cet animal fantaisiste, présente d'abord sur la plupart des autres salons l'avantage d'une sélection effective. Il a ensuite celui, non moindre, du talent et de l'esprit. Nous ignorerons toujours les « raisons profondes de sa formation, la loi de son homogénéité ». La préface du catalogue nous laisse toujours dans une sombre incertitude et se refuse à nous révéler cette année encore son origine et sa cause. Admirons toutefois la vitalité de cet animal qui se présente au public pour la huitième fois, et qui est toujours aussi vivant, aussi jeune. Notons cette année une ironie plus amère, plus douloureuse dans les dessins et les légendes, et ne nous étonnons pas de voir dans ces œuvres le reflet le plus saisissant de l'époque ! A côté de leur valeur artistique, c'est peut-être leur plus grande qualité. Elles reproduisent avec une étonnante acuité le visage du temps que nous vivons, et par là nous pouvons reconnaître chaque année ses modifications. Cette actualité ne s'attarde pas aux faits divers, mais à la sensibilité, et celle-ci se transforme actuellement avec une effrayante rapidité.

Les critiques futurs pourront trouver à l'Araignée quelques-uns des meilleurs peintres contemporains, mais ils y découvriront surtout les hommes qui — comme Daumier l'a fait à son époque — ont exprimé en un trait de crayon les vices et les ridicules de leur temps. A cet égard, nul n'évoque plus profondément le trouble moderne que Gus Bofa, qui est un merveilleux dessinateur, d'une invention ironique pleine d'amertume et de bouffonnerie. Je songe aussi à Georg Grosz qui griffe de son crayon le bourgeois universel, éternel ; à Pascin, illustrateur aigu et peintre voluptueux. Je ne veux pas citer en un banal palmarès tous les artistes de l'Araignée, et la place me fait défaut, cependant, pour louer chacun ainsi qu'il le mérite. Je veux cependant

signaler particulièrement le grand succès remporté par Carlo Rim et Francis Bernard, dont les œuvres, riches de talent et d'esprit, ont été parmi les envois les plus remarqués. Il y a chez Carlo Rim — un des membres les plus jeunes et les plus brillants de l'Araignée — une verve satirique, mordante, qui cerne d'un trait vif ses compositions délicieuses de fantaisie et d'humour. Francis Bernard, qui figure parmi les « invités » — et l'on sait que ces invitations sont faites avec la plus judicieuse sévérité — apporte quelques œuvres d'un dessin très moderne, très directement expressif.

Les Marseillais ont eu la bonne fortune d'hospitaliser l'an dernier, après Paris, le Salon de l'Araignée. La sympathie avec laquelle ils l'ont accueilli, l'encouragera, je l'espère, à revenir cette année, sinon au complet, du moins avec ses éléments les plus représentatifs.

*
* *

A la *Galerie de Blanc*, rue Halévy, nous signalons une exposition de modernes pleins d'intérêt: nous y avons remarqué: *Intérieurs* attrayants de Juliette Jouvin, *Fleurs* de Jane Petipas, *Paysages* de Montmartre de Chervin, *Paysages et natures mortes* très sensibles et délicates de Condour, *Peintures* et *natures mortes* vigoureuses d'André Foy, dessinateur qui se renouvelle et ne rappelle en rien le caricaturiste, Emile Gody, un fumiste, un vrai, qui entre deux ramonages peint naïvement Montmartre et fait penser à Rousseau et Utrillo, Maguet très sincère, sensible, dont nous attendons beaucoup, Jean Lombard notre compatriote du Midi, toujours coloré, Bertrand Py qui expose des paysages de Bretagne lumineux et un portrait de Bretonne sobrement peint. Enfin des laques de S. A. R. la Princesse Elvire de Bourbon.

Marcel BRION.

A MARSEILLE

Exposition *François Berthet*. — Un des plus beaux peintres de Marseille, peut-être ; la plus remarquable exposition de la saison, certainement. Il est rare de réunir à la fois d'aussi belles

qualités et de manifester une semblable unité dans l'effort. Cette unité faite du tempérament propre de l'artiste, de son mépris des chapelles et de ce que veulent les autres, d'une personnalité que ne parvient pas à modifier le désir qu'a l'homme de transformer sa facture, apparait indiscutablement, d'un seul coup d'œil, dès qu'on pénètre dans la salle de *Detaille.*

Parmi les nombreuses toiles ou dessins exposés, il n'y en a pas trois qui soient peintes de la même manière et pourtant, il n'y en a pas une dont on ne puisse dire : c'est un Berthet. Et quelle réponse fournie par le travail aux théories du moindre effort ! La science tue l'émotion, paraît-il, depuis la guerre. Berthet qui est peintre et savant dans son métier jusqu'au bout des ongles est un des artistes les plus sensibles que je connaisse.

Mais il est simple, sincère ; il peint comme il respire et jamais son adresse incontestable n'est apparente à d'autres yeux qu'à ceux qui peuvent voir, reconnaître la difficulté vaincue. Je suis surtout infiniment reconnaissant à Berthet d'oser aimer la lumière, de n'avoir pu encore se persuader que le ciel était noir et les ombres opaques et qu'il n'est possible de construire qu'en accumulant de guingois des matériaux lourds et épais.

Quelle joie, quel repos après une période d'hésitations, de doutes, de craintes, de voir cette exposition d'un homme que l'on sait sérieux et sincère. Quel réconfort que cet ensemble d'œuvres équilibrées, à la fois sereines et violentes comme la nature elle même. Chez Detaille il y a une cinquantaine de fenêtres ouvertes sur autre chose que des images d'Epinal ou des balbutiements d'enfant qui s'essaie à colorier un naïf dessin. Il y a une cinquantaine de chefs-d'œuvre que Berthet nous jette avec une indifférence qui n'est pas sans dédain.

Je vous remercie, Berthet, de m'avoir si carrément remis d'aplomb.

Je n'analyserai pas en détail cette exposition. Au surplus elle sera déjà terminée quand ces lignes paraîtront et il sera indifférent que j'accuse mes préférences pour telle ou telle de ces toiles : le bassin au milieu du jardin, somptueux et délicat tableau où les fleurs éclatent parmi les gris coloris, où la treille bleue semble un défi à toutes les lois d'harmonies et pourtant s'accorde si justement avec un ciel lumineux. Vous dirai-je les

lourds paysages d'automne, cet effet de neige, ces fleurs en bouquets, ces grasses natures mortes, la petite étude de pluie qui s'écroule sur le jardin tandis qu'à l'abri de la porte un chien sommeille, les dessins, encre et pastel, encre et aquarelle. Vous dirai-je le dessin de Max Jacob, un portrait de Berthet qui ne peut être qu'un hommage rendu par un bel artiste à un bel artiste qu'il doit aimer ? Non, il les fallait aller voir et si vous n'avez pu contempler l'exposition Berthet que chez Detaille nous offrirent *Sauvage et Mouche*, regrettez-le jusqu'à la prochaine, qui sera bientôt je l'espère.

*
* *

Jean Lair est un peintre extrêmement sympathique. Très doué il a présenté un certain nombre d'études d'une élégance rare et d'un art parfait. Il est très regrettable que l'on n'en puisse dire autant de ses tableaux qui paraissent d'autant plus lourds que les études sont fines. Jean Lair nous montre jusqu'à l'agacement comment la mentalité d'un artiste peut être déviée par des théories. Mettez Jean Lair devant le Vieux-Port avec une toile et des couleurs, ses yeux s'ouvrent, il peint et vous apercevez à votre tour une fraîche étude qui dit bien l'atmosphère provençale et la gaieté du soleil méridional. Qu'il rentre à son atelier et tout s'alourdit. Dommage. Un peu plus de franchise et, peut-être, de travail, et Jean Lair deviendrait un très beau peintre.



Exposition Louis Audibert.

Chez Detaille, succédant à Berthet, lourde tâche, Audibert fait une belle exposition. Exception faite pour 4 ou 5 toiles, concession au gout du jour, il n'y a que de bonnes choses. Pourquoi Audibert qui est un peintre habile au tempérament sensible, et partant original, se croit-il obligé de suivre la mode ? Les aquarelles sont des merveilles. Les portraits sont bien supérieur à celui qu'il envoya au Salon des Artistes de Provence, (le portrait de femme en buste est un tableau exquis) une étude d'un jour de fête avec la carriole charriant les villageois est

d'une franchise et d'un coloris adorables. Un paysage avec une arche de pont, une belle nature morte aussi riche que celles de Cezanne et de très bons dessins ressortent de cet ensemble qui assure à la galerie Detaille son habituel contingent de spectateurs avertis et reconnaissants pour l'aide que le maitre photographe apporte aux artistes.

HERREM.

A LYON : LE SALON DU SUD-EST.

Le Salon du Sud-Est, dirigé par Charles Sénard et Antonin Ponchon, s'est ouvert le 8 mai, sous la présidence de Paul Signac et de Edouard Herriot. Il représente actuellement l'effort le plus important accompli en province pour la défense et l'illustration de la peinture. On devait s'attendre à ce que pareille tentative se produisît à Lyon, ville de peintres, fière d'une magnifique école de coloristes, où travaillent aujourd'hui une quinzaine d'artistes de vrai mérite. Ce sont eux qui ont pris l'initiative de ce Salon, qui n'est pas une simple exposition de peintres locaux mais où sont rassemblées les œuvres d'une centaine d'artistes parisiens, lyonnais, grenoblois, provençaux, etc... Et l'on peut relever, parmi les exposants, des noms de première grandeur : Paul Signac, Bonnard, Marquet, Derain, Vlaminck, Suzanne Valadon, Utrillo, De Segonzac, Albert André, Angrand, Friesz, Dufresne, Marchand, Van Dongen, Matisse, Valtat, etc... Tous sont représentés par des œuvres récentes dont la présence confère à ce Salon un intérêt exceptionnel.

On note encore la participation de Bissière, Georges Bouche, Corneau, Daragnès, Boussingault, André Fraye, Dufy, Charbonnier, Utter, Coubine, Maurice Denis, Flandrin, Fautrier, Gimmi, Laboureur, Gromaire, Pierre Laprade, Lotiron, Luce, Mainssieux, Mlle Marval, etc... C'est dire que la plupart des noms de la peinture vivante se trouvent réunis au Palais Municipal. On s'aperçoit qu'en leur demandant de s'associer à cette entreprise, les dirigeants du Salon du Sud-Est ont voulu intéresser le public, éveiller la curiosité d'une Société riche et neuve

encore à certaines formes de l'art moderne, prête cependant à suivre une direction hardiment indiquée. Il n'est point douteux que Lyon devienne un jour un centre d'activités artistiques comme Münich en Allemagne, par exemple. La jeunesse ne possède plus cet esprit d'autrefois, timoré, méfiant, inquiet et mou. Les peintres ont perdu leurs habitudes d'existence humiliée, de production secrète. Le cas d'un Vernay, d'un Carrand, — l'un, grand peintre classique et pauvre bohème — l'autre, paysagiste émouvant et timide bourgeois — tous deux méconnus pendant leur vie, glorifiés à présent, ne se renouvellera point.

Les peintres nouveaux d'aujourd'hui ont adopté le meilleur moyen de faire cesser cet état de choses, dû à l'ignorance, à l'ingénuité d'un public qui ne demande qu'à s'instruire. Ils se sont chargés de son initiation. Voici, à côté de l'exposition proprement dite, une rétrospective des peintres impressionnistes : Cézanne, Renoir, Monet, Guillaumin, Degas, Gauguin, Pissarro, Sisley, les précurseurs Lépine, Boudin, Jongkind, puis Carraud et Vernay, ces deux Lyonnais déjà cités, dont les recherches coïncidèrent avec celles des maîtres de Paris. Huit toiles de Renoir, appartenant à la dernière période, montrent l'épanouissement de son génie.

Une autre rétrospective, celle de Johannès Durand, rend hommage à un peintre lyonnais, mort très jeune, en 1914, inconnu naturellement, qui fut à Lyon une sorte de Fauve. Soixante toiles crient son amour de la couleur et de la campagne. Il s'en dégage une odeur de verdures, d'herbes et de terre, une fraîcheur de ciel et d'eau. Cet homme s'ajoutera à la liste des peintres lyonnais, chers à leurs compatriotes initiés, ignorés, ou à peu près, ailleurs.

Les vivants retiennent aussi l'attention. On en compte une quinzaine. Ils ne forment pas une école, si l'on entend par là un groupe attaché à une formule et à un programme. Certains traits communs cependant les rapprochent : soucieux avant tout d'acquérir le métier qui leur permettra l'expression de sentiments individuels, ils se préoccupent moins des révolutions techniques que de la pratique de leur art, à quoi ils se livrent en bons artisans.

Comme la cuisine lyonnaise, leur peinture est substantielle, lentement mijotée, de matière première saine et loyale. Le carac-

tère sérieux de la vision s'inscrit toujours dans leurs toiles. Celles-ci ne crient pas la fièvre de la production, on y sent une volonté de création lente et de travail intérieur. Le charme de ces toiles ne doit rien aux virtuosités de la brosse. Il émane de l'acte même, dont l'œuvre est le résultat, qui incorpore l'émotion du peintre au tableau.

Parmi ces praticiens, il y a des paysagistes comme Jacques Laplace, Antonin Ponchon, Venance Curnier, Gabriel Chevallier, Leriche, des peintres de fleurs comme Charles Sénard ; des chercheurs comme Philippe Pourchet, Combet-Descombes, Emile Didier, des peintres de nus et de natures mortes, comme Morillon, Tresch, etc... Tous n'ont pas les mêmes moyens, chacun accepte de rester lui-même, sans imiter son voisin, et cette conscience professionnelle enrichit leurs toiles de la première qualité d'une œuvre d'art: la probité. Aucun bluffeur parmi eux.

Grenoble et le Dauphiné, d'où sont sortis des artistes comme Bonnard, Mme Marval, Flandrin, etc..., figurent au Salon du Sud-Est avec leurs meilleurs peintres : Mlles Deloras, Henriette Groll, Louise Morel, l'aquarelliste Ducultit, Marcel Sahut, Perretto, André Chabert. La Provence a envoyé le rude Chabaud, Henri Olive, Georges Couderc, René Gaudet. L'Ardèche : R. Deborne.

Parmi les sculpteurs : Maillol, Despiau, Pompom et un jeune lyonnais Georges Salendre, qui taille dans la pierre des figures déjà pleines de vie intérieure.

Une amusante exposition d'œuvres d'écrivains complète le Salon. On y trouve, pêle-mêle, des dessins, des peintures de morts illustres et de vivants bien connus : de Victor Hugo, Carco, Anatole France, Henri Béraud, De Kotra, Pierre-Scize, Rouveyre, Mac-Orlan, Max Jacob, Joseph Jolinon, Régis Gignoux, etc...

La réussite de cette exposition, qui durera jusqu'au 10 juin, est complète : en moins d'une semaine, il s'y est vendu pour 80.000 francs de peinture. C'est un résultat dont les organisateurs peuvent être contents et la meilleure manière dont les Lyonnais pouvaient témoigner de leur satisfaction.

LA MUSIQUE

SECONDE RENCONTRE AVEC NESTOR

Je revis Nestor sur les roches plates du Petit-Nice, sur la Corniche. Entré dans l'eau jusqu'à mi-jambe, la barbe au vent, il se tenait immobile, semblable au dieu Glaucus, une ligne à la main, en face de l'horizon admirable. Je pris place sur un rocher élevé et qui s'avance dans la mer, et, à quelques brasses l'un de l'autre, nous échangeâmes des paroles amènes.

— Puisqu'il faut que la crise dont souffre la musique nous vienne préoccuper au sein même de la nature, dit Nestor, nous tâcherons de l'examiner en philosophes, déliés de toute passion humaine et de tout intérêt particulier. Les hommes, même les plus considérables par leur situation et leur influence, ne sont que des ombres en face d'une idée juste. Je me flatte de n'appartenir à aucun clan, à aucune coterie, et d'être, comme ici, partout chez moi. Laissez-moi dégager mon hameçon, égaré parmi les ouïes de ce poisson au nom sonore. Armons-le d'un nouveau « piadon », délice perfide. Voilà qui est fait. Et maintenant, considérons l'attitude du public en face de l'art.

Il rejeta, d'un geste large, sa ligne à quelques mètres devant lui, et reprit :

— Il y a un public qui ne mord pas, et un public qui ne mord plus. Car je distingue deux catégories : il y a le public qui s'est éloigné de la musique, et celui qui ne s'en est jamais approché. Nous autres, pêcheurs d'âmes, nous avons le devoir de ne négliger personne. Penchons-nous vers les ignorants, vers ceux-là que le seul nom de « musique classique » fait bailler... ; ils ne la connaissent pas ; ils la croient un ennuyeux et hermétique passe-temps de snobs. Ils ont entendu des jeunes filles tapoter sur un clavier indocile des sonates, et ils estiment, depuis, que Beethoven et Mozart sont des raseurs. Egarés peut-être, sans préparation aucune, dans un concert dit « classique », ils y ont regretté amèrement les délices du « Lac de Côme » ou de la « Prière d'une vierge ». Exerçons auprès d'eux l'apostolat de l'art. On n'a rien fait pour répandre la connaissance et l'amour de la musique. Il faut réorganiser l'enseignement

musical dans les écoles, organiser des conférences populaires, des concerts judicieusement composés, afin d'élever, par une progression insensible, ces ignorances de l'apathie vers la sympathie éclairée, prélude de l'admiration.

Passons à l'autre type, au dilettante désabusé qui déserte le concert. Celui-ci déclare à qui veut l'entendre qu'il n'est plus satisfait de ce qu'on lui donne. Il exagère sans doute, mais il a raison. Que faut-il pour ramener au bercail cette brebis égarée ? Des exécutions irréprochables et des programmes intéressants. Constituez un orchestre qui puisse aborder sans défaillances la musique symphonique, donnez-lui un grand chef, créez un comité des programmes composé de personnalités compétentes, brisez les formules anciennes, adaptez le concert aux exigences du goût moderne, excitez la curiosité tout en satisfaisant le sentiment artistique, et vous verrez ce public reprendre docilement le chemin oublié.

— Mais, pour arriver à ce résultat, il faut des éléments et de l'argent.

— Des éléments ? Sans doute. Ils ne manquent pas. Si je vous nommais tous les artistes de notre ville auxquels je pense pour mon orchestre, nous serions obligés d'en laisser... Et de l'argent ? Voilà le point essentiel. Eh bien, comment vivent, dans les grandes villes d'Amérique et d'Italie, les puissantes associations symphoniques ? Uniquement par le mécénat. Marseille est-elle une ville pauvre ? Vous ne le pensez pas... Pourquoi ce qui est possible ailleurs ne le serait-il pas chez nous ? Vous haussez les épaules ? Vous avez tort. La race des Mécènes n'est pas tout-à-fait morte chez nous ; il en reste de rares specimens ; il en est d'autres que l'on ignore. Parce que vous avez rencontré quelques types de faux mécènes, plus préoccupés de leur réputation établie à peu de frais, que du but artistique à atteindre, vous vous croyez autorisé à prononcer l'anathème sur une ville de marchands de sucre et de portefaix. Que vous ayez ou non raison, laissez-moi vous répéter ceci : la musique symphonique ne sera rendue possible que par le mécénat.

— Et les organisations existantes, qu'en faites-vous ?

— Je vous ai déjà dit que je ne voulais m'attacher qu'aux idées, en dehors de toutes questions de groupes ou de personnalités. Je souhaite de tout cœur que ces organisations, compre-

nant leur véritable intérêt, consentent à oublier les rivalités mesquines qui les divisent, acceptent les sacrifices nécessaires, et fassent en commun l'immense effort qui doit doter Marseille d'un orchestre symphonique digne de la deuxième ville de France. Et maintenant, croyez-en un vieux philosophe : les idées sont plus fortes que les hommes ; que tous ces aveugles prennent bien garde : ce qu'ils ne veulent pas faire se fera, sans eux, et peut-être contre eux, car *il faut* que cela se fasse. »

Et Nestor sortit de l'eau, sécha ses pieds, peigna sa barbe, et s'en fut à grandes foulées inégales.

*
* *

RECITAL GABRIEL MARIE

M. et Mme Gabriel Marie nous conviaient, le dimanche 9 mai, à un Récital Chopin, donné par un groupe de leurs élèves. On connaît l'indiscutable qualité de l'enseignement technique du Maître Gabriel Marie, mais, ce qu'on ne saurait trop souligner, c'est que cet enseignement forme, avant tout, *des musiciens.* La chose est assez rare pour qu'on s'en réjouisse. Ah ! combien en avions-nous entendues de ces jeunes machines, « insolites vaisseaux d'inanité sonore », et pour qui la musique était plutôt affaire de quantité que de qualité ! Le 9 mai, *j'ai véritablement entendu du Chopin.* On ne saurait trop en féliciter M. Gabriel Marie.

A cette réunion artistique participaient Mlles G. Maurech et Estève, MM. Domergue, Silvy, Husson, Chatard, tous artistes dont l'éloge n'est plus à faire.

*
* *

RECITAL ETIENNE BILLOT

Je m'excuse de ne pouvoir consacrer qu'une place trop réduite à un évènement artistique d'une exceptionnelle qualité.

Je veux cependant saluer l'impeccable maîtrise du grand

chanteur Billot ; organe généreux, style, musicalité, ce complet artiste possède tout cela et s'affirme de la lignée des grands.

Le remarquable trio Rey-Andoli-Duchoud n'a pas dans notre ville la place qu'il mérite. Ces trois jeunes virtuoses sont, eux aussi, de la lignée des grands. S'ils se décidaient à entreprendre à travers l'Europe ces tournées qui consacrent la réputation d'un groupe auprès de la masse, et s'ils nous en revenaient, auréolés de la gloire qu'ils ne manqueraient pas d'y conquérir, leurs concitoyens leur rendraient peut-être justice. Pour moi, je les place très haut dans l'échelle des valeurs musicales contemporaines, et je suis certain de ne pas me tromper.

Gaston MOUREN.

CINEMA

Puisque nous nous sommes promis, au cours de ces chroniques, de revenir sur certains films français de valeur, et aussi parce que nous fûmes sévères jusqu'ici pour l'ensemble de notre production, ce nous est une joie d'avoir pu visionner trois films français qui, pour n'être pas de grande classe, sont plus qu'honorables et contiennent mieux que des promesses. Nous en commenterons les qualités ainsi que les défauts et ceci en nous ramenant toujours à notre proposition première : que la valeur d'un film dépend de celle de son metteur en scène et de ses interprètes.

En premier lieu, citons *Chou-chou Poids Plume*, sans nous préoccuper de la comédie dont il est tiré, et que nous ignorons, d'ailleurs. Ce film est une œuvre *gaie*, nous insistons sur le mot car, jusqu'ici, ce qualificatif nous a valu des films lamentables. Mais *Chou-chou, Poids plume* est réalisé de façon adroite et charmante. Chou-chou, c'est André Roanne, le mieux doué de nos jeunes premiers. D'un physique heureux, sans niaiserie, il se rapproche beaucoup du type américain, reproduit de l'autre côté de l'Atlantique à la grosse, sans que la quantité nuise à la qualité. Une juvénilité charmante, de l'allure, le rythme des gestes font d'André Roanne le type parfait de la comédie légère. Il fut bien servi cette fois. Saura-t-on aussi bien l'employer et le faire valoir dans l'avenir ? Il est permis d'émettre

cette réserve, le cas s'étant déjà présenté pour cet acteur : après nous l'avoir révélé dans *Les Opprimés*, un excellent film, pourquoi l'avoir « assommé » physiquement dans *Violettes Impériales*, du même Roussel ? On ne comprend pas cette erreur, venant d'un tel metteur en scène. Il y a aussi une femme charmante, Olga Day, chargée du rôle de l'Américaine : délicieusement habillée, jolie, et elle *joue* aussi. L'ensemble des exécutants constitue une excellente moyenne, mais nous tenons à signaler la vedette chargée du rôle du père de Chou-chou, M. André Lefaur. Ici nous touchons notre plus grande faiblesse : A l'écran, dès que nous illustrons ce que nous appelons « le comique » nous devenons sinistres. M. Lefaur, qui est un remarquable acteur de théâtre, peut déjà regretter quelques péchés. Rappelons-nous qu'il fut la vedette d'un certain *M. Lebidois, propriétaire* qui, avec *Les deux Pigeons* (protagoniste : Armand Bernard, un autre « comique »), constituent deux inégalables écœurements de l'écran.

La même erreur se trouve reproduite, pour une composition de même allure, par M. Charles Lamy, dans *Monte-Carlo*, notre deuxièm film honorable. Dans un rôle de vieux beau — l'horrible mot — M. Charles Lamy reproduit les mêmes turpitudes que M. Lefaur. Mais on perdrait son temps à vouloir stigmatiser les faiblesses de nos comiques. Résumons-nous, et disons qu'à l'écran, nous n'avons personne pour jouer « les compositions ».

Commentons rapidement, la place nous étant mesurée, les qualités indiscutables de *Knock, ou le Triomphe de la Médecine*. Il faut remonter à six ans pour découvrir la même valeur, dans un film du même metteur en scène, René Hervil : *Un Roman d'Amour et d'Aventures*, d'après un scénario de Sacha Guitry, joué par l'auteur et l'exquise Yvonne Printemps. Du premier coup, ces gens qui n'avaient jamais fait de cinéma se révélaient excellents. Et quelle grâce ! Qu'on vienne encore nous dire que les artistes de théâtre ne peuvent pas être de bons acteurs d'écran. En Amérique, Frank Keenan et John Barrymore — pour ne citer que ceux-là — sont des acteurs de scène, mais aussi quels inoubliables acteurs d'écran ! Nous reviendrons sur tout cela et aussi sur *Knock*.

Jules ROQUE.

Echos

SALON DES ARTISTES DE PROVENCE

Cette année le Salon des Artistes de Provence s'est tenu dans le rez-de-chaussée et le foyer de l'Opéra. Nous devons cette initiative à M. Brémond dont la personnalité sympathique à pu concilier tout les concours. Le plus précieux à été celui de la Municipalité qui prêtait à cette manifestation le cadre du monument le plus neuf et le plus curieusement décoré que nous ayons. De ce fait quelques artistes, d'ailleurs convoqués, y figuraient en belle place sans coûter le moindre effort aux organisateurs. Eichacker, maître du lieu, faisaient accueillir les visiteurs par les personnages sculptés de la frise — et je crois bien que c'était l'œuvre la plus digne d'y figurer.

Une très cordiale réception réunit tous les exposants et leur permit d'entendre deux allocutions, comme il n'en paraît guère à l'officiel. M. le Maire et M. le Préfet rompirent le plus galamment des lances, l'un avec cet humour et cette fantaisie qui agrémentaient la défense des traditions en art d'un sel un peu corrosif, l'autre avec un esprit et un ton plus académiques, qu'il mettait au service des peintres émancipés. Amusant contraste dont se réjouirent les nombreux invités, très bien traités, de M. Brémond.

Or cela se faisait en des Salles multicolores, par un soleil chaud qui réchauffait un peu les peintures bien tristes pour des œuvres nées sous le signe du Sud, et qui rayonnait soudain quand il rencontrait de belles céramiques ou l'acajou somptueux des meubles de David, plusieurs fois célèbre.

*
* *

Concert Dellepiane. — On s'est enfin souvenu de lui ; on sait qu'il existe depuis qu'on l'a décoré et on est allé chercher ce doux solitaire ravi par la peuplade minuscule des santons, en colloque avec les *gloria*, les petits ânes, et toutes les bêtes d'évangile, pour le plonger mieux dans les harmonies célestes qui lui sont familières. Dellepiane n'a pas bougé ; il a écrasé quelques larmes en silence en écoutant un discours parnassien et s'est retiré dans un grand fauteuil où les accords de Franck, Fauré, Debussy, sont allés le bercer et l'entourer comme ferait un merveilleux cortège. La musique était belle, les musiciens fameux, et quand Dordet, Husson, Duchoud posèrent leur archet, quand Yvonne Marseille fit taire son clavier, notre ami David Dellepiane a quitté à petits pas le parc Chanot ; il s'est acheminé vers son logis calme, vers ses anges, ses bonshommes, ses chaumines et ses rois mages, pour s'excuser auprès d'eux de son absence.

*
* *

Chez Mlle G. Doerr. — Nous avons grandement apprécié les travaux d'élèves que Mlle G. Doerr présentait dans son diversité aussi ingénieuse dans les arts appliqués ; il y avait là atelier, 1, rue Edmond-Rostang, et nous avons été surpris d'une toutes les formes que présente la décoration quand elle s'adresse aux objets d'agrément. Batiks, cuirs repoussés, étains, meubles pyrogravés, aquarelles, faïences, verreries, portaient les signatures de Mmes Bietron, G. Lautheaunée, Barbars, Guis et diversité aussi ingénieuse dans les arts appliqués ; il y avaitlà montraient avec bonheur ce que peuvent réaliser des femmes de goût conseillées avec finesse et mesure.

*
* *

Chez M. Meiffren. — On nous annonce une exposition des œuvre de ce peintre, 26, rue Lafon, que nous nous faisons un plaisir de signaler à nos lecteurs.

*
* *

En souscription. — Pour paraître fin mai 1926, 6 grandes Estampes en couleurs de « ELLER », format 60 c/m × 44 c/m constituant de véritables œuvres d'art. Edition originale qui ne sera jamais reimprimée, strictement limitée à 350 *albums de 6 estampes chaque* sur beau papier Lancey teinté, numérotées et signées par l'Auteur. Pour les Souscripteurs de l'Album contenant les 6 estampes : Prix : 100 francs.

Il sera en outre tiré une édition de luxe sur papier des Manufactures Impériales du Japon, de 6 Albums, comprenant 6 estampes numérotées et signées par l'Auteur, et un dessin original.

Prix : 500 francs.

Bulletin Financier

Au début du mois, les cours sont excessivement tendus, bien que l'accord franco-américain pour le règlement des dettes soit un fait accompli.

Peut-être faut-il chercher dans le règlement lui-même la raison et la cause profonde de cette fermeté. En effet si nous avons pu obtenir une réduction sur les sommes énormes dont nous sommes débiteurs, il n'en est pas moins vrai qu'il nous faudra, à compter de 1927, prévoir dans notre budget de quoi payer les annuités alors qu'aucun montant à cet usage n'était inscrit dans les précédents.

Dans les 3 premiers jours du mois, le Londres varie très peu entre 146 et 147,50; la Livre, malgré une chaude alerte et un fléchissement vite réprimé contre Londres, continue à se tenir aux alentours de 121-122; le franc Belge accentue sa chute contre Londres et contre Paris et fléchit même de 4 au-dessous du pair français à 99,80. Le rapport se tend également et côte à la même date 2,80 pour 3 mois, ce qui laisse supposer que la spéculation pèse fortement sur le franc dont de très gros découverts sont pris.

La grève des mineurs anglais bientôt suivie de « Général Strike » semble à première vue devoir améliorer notre devise. Il n'en est rien au contraire. Si le Londres fléchit le 4 au soir et le 5 à New-York jusqu'à 485,5 contre Dollar, toutes les Livres jetées sur le marché de Wall Street sont immédiatement absorbées par les banquiers anglais qui cèdent à la place du franc français et du franc belge. Des paquets formidables de Paris sont alors offerts et le 4 New York cloture en parité à 150 frs 80. Le 5 au matin Paris suit et la Livre atteint 154,25, le Dollar dépasse 31,75, la Livre 125,50, tandis que le report conserve ses cours.

Le lendemain 6 mai sur une parité de 153,15 la hausse reprend vertigineusement jusqu'à 157,50. Une petite intervention à l'ouverture de Paris ramène les cours à 153 à midi et 155 à 2 h. Un mauvais bilan représentant plus de 1 Milliard d'engagements nouveaux accentue la tension. Le franc belge cote pour le Londre 166, la livre italienne

dépasse 128 francs, le florin 13 frs, la Suisse 630, la peseta 468. Le report malgré ces cours élevés fléchit à 1,40 le mois et 3,40 les trois.

Du 7 au 14 peu de cours intéressants. On oscile entre 154 et 155 avec pourtant une détente assez marquée du report à 0,90 le mois. Les valeurs d'arbitrage stimulées par la tension de la Livre présentent une activité suivie : le Ric, le Suez, la Central Miming progressent fortement entraînant dans leur avance les autres valeurs à change. Par contre les rentes françaises et les établissements de crédit font preuve d'hésitation et de faiblesse.

Le 14 Mai, bien que la grève anglaise soit virtuellement terminée, et alors qu'on s'attendait à une reprise du franc, c'est le sterling qui accentue son avance dépassant 157 à 14 heurss, 159 à la clôture du marché libre.

On attribue cette nouvelle poussée à la baisse soudaine de la Livre contre Londres et contre Paris. Depuis plusieurs semaines l'Italie maintenait sa devise aux environs de 121 contre Londres à grand peine et grâce à de fortes ventes de Paris. Mais le marché fût bientôt débordé. Le 14 la Livre cote 134 contre Londres soit 117,50 contre franc, alors que les derniers cours avant l'ascension étaient 127. L'allure du report Italien laissait d'ailleurs prévoir semblable baisse ; — on avait coté dès le 7 Mai 2 francs de déport contre Paris et par mois. —

A noter que le Bilan de la Banque de France au 14 était excellent car il accusait 400 Millions de remboursement de l'Etat et 538 Millions de diminution de la circulation, ce qui, une fois de pllus, prouve que, pas plus le Bilan que la Balance commerciale, n'ont d'influence sur le change là où travaille la spéculation.

Le 15 au matin, comme premier cours 160,50 demandé malgré une parité de 159, à 10 heures on cote à cause d'une nouvelle et très sensible baisse de l'Italie qui fait 149 contre Londres au plus bas. En fin de matinée la Livre reprend à 113 1/2 contre Paris après avoir fait au plus bas 109.

Le 17 au lendemain des déclarations optimistes de notre ministre des Finances on enregistre un léger recul. Après avoir débuté à 161 on fléchit jusqu'à 158,25 sans grandes tractations, les négociants attendant des cours plus bas comme promis et les speculateurs n'osant opérer de crainte que le mouvement de mars 1924 ne soit sa réedition. Mais à l'ouverture de Londres les offres en francs se précipitent et l'on revoit 160 1/2 à midi, 163 à 14 heures. Le Dollar atteint 33,40 et la Livre, après une reprise parallèle à celle du franc, refléchit à 115.

Le 18 journée épouvantable. Le Londre atteint 173 francs et le Dollar 35 sans s'arrêter un moment de monter. Les cours sont cotés sans que personne ose opérer. Si on doit baisser, c'est d'au moins 20 francs, si au contraire on doit voir de la hausse elle sera foudroyante, et alors

qu'importe d'acheter 10 francs plus cher ou meilleur marché des livres qui en quelques bourses dépasseront 200 francs. Le report monte à 5 francs pour 3 mois tandis que l'Italie grâce à des mesures extrêmement énergiques fait reprendre sa devise, légèrement sur le Londres, violemment sur le franc à 130.

Le 19 la parité de New-York arrive à 178,22. La panique, en puissance jusqu'à ce jour eût pu avoir des conséquences tragiques si une petite intervention sur le marché libre n'avait ramené les cours à 168 à 11 heures et à 172 en fin de journée.

Le 20 on laisse courir le bruit que l'Amérique serait disposée à nous consentir un crédit analogue à celui offert à l'Angleterre. Les places cambistes de Milan et d'Amsterdam achètent une partie du découvert formidable qu'elles avaient en notre devise et font que d'un seul coup, en Bourse de New-York, dans la nuit du 19 au 20, le Londres fléchit à 162. Sur ces cours que le Commerce juge bas, de gros achats se font, mais l'amorce d'une intervention du gouvernement aidé par une partie de notre encaisse métallique empêche les cours de monter et on atteint à peine 165 à midi pour redescendre à 162-163 dans la soirée.

L'intervention se poursuit le 21 et le 22. On fléchit brusquement jusqu'à 145 francs presque sans affaire sérieuse de contre partie. De simples coups de crayon font en bourse de Paris baisser la Livre de 2 points. La spéculation française s'en donne à cœur joie tandis que les bourses étrangères réalisent d'importantes pertes en couvrant les francs trop imprudemment vendus à découvert.

G. LYON.

Nous publierons dans nos prochains cahiers :

Trois poèmes en prose, de Thomas HARDY (traduits par Mme FOURNIER-PARGOIRE).

La folie d'Hamlet, par Léon PIERRE-QUINT.

Deuxième opinion sur les Faux-Monnayeurs, par Georges BOURGUET.

Un essai, par Ernst BLOCH.

Vildrac et le réalisme optimiste, par C. SÉNÉCHAL.

Assunta, par Gabriel D'AUBARÈDE.

Lettre à personne, par Antonin ARTAUD.

Poèmes, par Adrien COPPERIE.

Carte postale de Fontainebleau, par Georges DUVAU.

Note sur l'ironie dans le discours de la méthode, par Maurice DAVID.

Epaves du cœur, par A. DE RICHAUD.

Cruautés de la nuit, par Roger VITRAC.

Poèmes, par François-Paul ALIBERT.

Un essai, de Charles SILVESTRE.

Un poème, de Marcel ORMOY.

La morale et le romancier, par Gabriel D'AUBARÈDE.

La cloche et le clairon, par Charles BRUN.

Nous ouvrirons en outre à partir du prochain numéro une chronique sur la philosophie, qui sera tenue par MM. David et Berger, et une chronique sur le mouvement artistique à Paris, par M. L. Sondaz.